(3

APERÇU

D'UN VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL,

LA PROVINCE CISPLATINE
ET LES MISSIONS DITES DU PARAGUAY.

PAR M. AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE,
CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

(Extrait des Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle, 5e. année, t. 9.)

PARIS,
IMPRIMERIE DE A. BELIN,
RUE DES MATHURINS SAINT-JACQUES, HOTEL CLUNY.
1823.

Digitized by Google

66155

Digitized by Google

Aux Brasiliens

Hospitaliers.

Digitized by Google

Digitized by Google

APERÇU

D'UN

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL,

La province Cisplatine et les Missions dites du Paraguay.

(Lu à l'Académie des Sciences.)

PAR M. AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE.

Après avoir parcouru pendant six ans une vaste portion du Brésil, la province Cisplatine (1) et les Missions dites du Paraguay, je vais m'occuper sans relâche à coordonner les divers matériaux que j'ai rassemblés et qui concernent principalement la botanique. Mais avant même que mes collections soient entièrement classées et que mes notes soient toutes réunies, je crois qu'il est de mon devoir de soumettre à l'Académie un léger aperçu de mon voyage.

Je partis de France le 1er. avril 1816 à bord de la frégate

(1) La province Cisplatine est cette portion de l'ancien Paraguay qui se trouve comprise entre la mer, le Rio de la Plata, l'Uruguay, les Missions et la capitainerie de Rio-Grande. Elle a été réunie au royaume du Brésil par un acte de ses députés convoqués le 15 juin 1822.

Digitized by Google

l'*Hermione*, qui portoit à Rio-de-Janeiro M. le duc de Luxembourg, ambassadeur de France.

Les trois relâches que nous fîmes à Lisbonne, Madère et Ténériffe, furent malheureusement trop courtes pour me permettre beaucoup de recherches ; mais elles me procurèrent l'occasion d'observer la différence que le changement de latitude apporte dans l'époque du développement des mêmes végétaux. Ainsi nous laissâmes à Brest les pêchers sans feuilles et sans fleurs; le 8 avril ceux de Lisbonne étoient entièrement fleuris, et il en étoit de même du *cercis*, de plusieurs espèces de *lathyrus*, de *vicia*, d'*ophris*, de *juncus*, etc.; le 25, à Madère, nous trouvâmes les pêches déjà nouées et le froment en épis; le 29, à Ténériffe, on faisoit la moisson, et les pêches avoient presque atteint une maturité parfaite.

Je passai à Rio-de-Janeiro tout le temps qu'y resta M. l'ambassadeur, et j'en parcourus soigneusement les alentours. L'extrême humidité qui règne dans cette partie du Brésil y entretient la végétation dans une activité continuelle ; durant toutes les saisons on trouve une grande abondance de plantes en fleurs; l'été et l'hiver s'y distinguent à peine par une légère différence de teinte dans la verdure des forêts; et si l'on excepte les montagnes élevées de la capitainerie de Minas-Geraes, je crois que le district de Rio-de-Janeiro est le pays de tout le Brésil méridional qui, sur une même étendue de terrain, présente la Flore la plus variée.

Je préludai à mes voyages par une excursion sur les bords du Parahyba, à environ 25 ou 30 lieues de Rio-de-Janeiro, et je passai un mois dans la magnifique habitation d'Uba, au

Digitized by Google

milieu des bois vierges (1). A Uba comme à Rio-de-Janeiro je fus singulièrement contrarié dans la dessiccation des plantes par l'excessive humidité; cependant je recueillis un assez grand nombre d'espèces, et j'eus l'occasion de faire plusieurs observations intéressantes.

Les forêts qui s'étendent à une petite distance d'Uba vers le Rio-Bonito servent d'asile à quelques centaines d'Indiens que les Portugais appellent *Coroados*, nom sous lequel ils confondent les foibles restes de différentes peuplades. L'ensemble des mêmes traits se retrouve chez toutes les nations Américaines; mais chacune se distingue par des nuances de physionomie aussi faciles à reconnoître que celles qui caractérisent les peuples de l'Europe. Les Coroados du Rio-Bonito sont les plus laids et les plus désagréables peut-être de tous les Indiens que j'ai rencontrés dans mes voyages. Leur peau est d'un bistre terne et fort obscur; ils sont en général petits; leur énorme tête aplatie au sommet est enfoncée dans leurs épaules, et leur physionomie a quelque chose d'ignoble que je n'ai jamais vu chez les autres indigènes. Ils sont tout à la fois nonchalans, tristes, indifférens et stupides. A peine regardent-ils celui qui les caresse ou leur fait des présens. Tantôt ils montrent une sorte de timidité niaise, et quand on leur parle ils baissent la tête comme des enfans; tantôt ils poussent de grands éclats de rire dont il est impossible de deviner la cause. Ces Indiens errent dans les bois à 30 lieues de la capi-

(1) Cette habitation appartient à mon ami M. le commandeur Joaò Rodrigues Pereira de Almeida, qui m'a procuré des recommandations pour toutes les parties de l'Amérique que j'ai visitées, et sans lequel je me plais à reconnoître qu'il m'eût été impossible d'achever mes voyages.

Digitized by Google

tale sans conserver d'habitations fixes, souvent dévorés par des maladies honteuses, à la merci des mulâtres et des hommes d'une classe inférieure parmi lesquels ils vivent; et personne ne songe à leur donner quelques idées de morale, et à les élever à ce foible degré de civilisation dont ils seroient susceptibles.

J'avois eu le chagrin de voir M. Delalande, mon compagnon de voyage, s'embarquer pour l'Europe; ce naturaliste infatigable pouvoit difficilement être remplacé; mais voulant rendre son départ du Brésil moins sensible à nos zoologistes, je commençai pendant mon séjour à Uba à réunir des insectes, des oiseaux, de petits quadrupèdes; et jusqu'à mon retour en France, j'ai consacré au soin de former des collections d'animaux tout le temps qu'il m'étoit possible de dérober à mes observations botaniques; trop contrarié malheureusement par l'embarras des transports et par une foule de difficultés dont le détail passeroit les bornes de cet aperçu.

Je partis de Rio-de-Janeiro le 7 décembre 1816 pour me rendre dans la capitainerie des Mines, et j'employai quinze mois à parcourir une grande partie de cette vaste province.

Les forêts vierges qui commencent à Rio-de-Janeiro s'étendent dans une largeur de plus de 50 lieues, et ne présentent pas de différences extrêmement sensibles; cependant comme le sol s'élève graduellement et que l'humidité diminue à peu près dans la même proportion, la végétation devient aussi peu à peu moins riche et moins variée.

Jusqu'au-delà du lieu appelé Mantiqueira, le pays présente une suite de montagnes souvent escarpées et séparées par des vallées profondes; mais à quelques lieues plus loin

Digitized by Google

que Mantiqueira, près de la ville de Barbacene (1), le terrain devient moins inégal; aux montagnes succèdent des collines arrondies; de vastes pâturages s'offrent aux yeux du voyageur, et avec une végétation différente paroissent d'autres oiseaux et de nouveaux insectes : changement qui au reste n'est pas tellement brusque qu'il ne puisse être pressenti un peu auparavant par l'observateur attentif. Des *graminées* parsemées d'herbes, de sous-arbrisseaux et quelquefois d'arbrisseaux peu élevés, forment ces pâturages; on y trouve en abondance des *composées* et surtout des *vernonies ;* les *myrtées*, les *mélastomées* à fruits capsulaires y sont fort communes; mais on n'y revoit plus d'*acanthées*, famille si nombreuse dans les bois vierges.

Les pâturages que je viens de décrire, et qu'on appelle *campos* (2), se retrouvent dans tous les pays élevés et peu montueux du midi de la capitainerie des Mines; ils forment une portion très-considérable de la Comarca du Rio-das-Mortes, et c'est là que l'on élève les nombreux bestiaux qui servent à la nourriture des habitans de Rio-de-Janeiro. Si cependant, au milieu d'un terrain découvert et simplement ondulé, il se trouve une vallée humide et profonde, s'il existe quelque enfoncement sur le penchant d'un morne, on peut être assuré d'y trouver un de ces bouquets de bois que les habitans appellent *capoês*, où ils forment leurs plantations, et dont la végétation diffère beaucoup de celle des forêts vierges.

(1) Et non Barbazenas ou Barbasinas, comme on l'a écrit.

(2) On verra plus tard qu'il existe différentes espèces de *campos*.

Digitized by Google

Tandis que les sites de Rio-de-Janeiro épuisent, par leur pompe et leur diversité, l'admiration du voyageur, les environs de Villa-Rica, capitale de la capitainerie des Mines, attristent ses regards par leur aspect âpre et sauvage. Il ne découvre de tous côtés que des gorges profondes et des montagnes arides. Partout des terrains sillonnés, déchirés, bouleversés en tout sens attestent les travaux des mineurs; les antiques forêts ont été incendiées; la verdure des gazons a fait place à des amas de cailloux, et les rivières, souillées par l'opération du lavage, roulent des eaux rougeâtres et fangeuses.

Sans aucune connoissance en hydraulique, les habitans de la capitainerie de Minas-Geraes ont cependant une rare intelligence pour amener les eaux où elles leur sont nécessaires. D'ailleurs l'art du mineur est chez eux dans l'enfance; c'est dans des gamelles qu'ils font transporter la terre où l'or se trouve mêlé; ils laissent échapper beaucoup de parcelles d'or dans le travail du lavage; souvent pour arriver à un filon qui se trouve à la base d'une montagne, ils la coupent dans toute sa hauteur, et beaucoup d'esclaves périssent ensevelis sous des terres éboulées.

Les montagnes élevées des environs de Villa-Rica offrent un nombre de végétaux infiniment plus considérable que les *campos* de la Comarca du Rio-das-Mortes, et sans doute il se passeroit bien des années avant qu'on eût entièrement épuisé la Flore des Serras d'Itacolumi (1), de Cara-

(1) Ce nom vient de deux mots indiens *ità*, pierre, et *cunumi*, enfant. J'écris *Itacolumi*, comme l'a fait l'abbé Casal, parce que cette dernière orthographe

Digitized by Google

ça (1), de Deos-Livre, etc. Là croissent principalement une foule de *mélastomées* à petites feuilles, quelques jolis *sauvagesia*, beaucoup d'*eriocaulon*, de *xiris*, un grand nombre de *composées*, d'*apocinées*, etc. Parmi les plantes qui caractérisent les hautes montagnes de la capitainerie des Mines, je ne puis m'empêcher de citer encore les *Velosia* (Vandeli) (2), genre de la famille des *Amarillidées:* chez plusieurs de ses espèces qui vivent en société, des rameaux étalés, courts, épais, chargés d'écailles (3), forment un arbrisseau rabougri fort remarquable par son port; ces rameaux se terminent par une touffe de feuilles graminées, et du milieu d'entre elles naissent des fleurs bleues, violettes, quelquefois blanches, aussi grandes que nos lys.

Le fer, si commun dans la capitainerie des Mines, y est indiqué par plusieurs plantes particulières, et entre elles on doit remarquer la *rubiacée* à tige arborescente et grêle, à feuilles dures, à fleurs odorantes, que les habitans appellent.

---

est conforme à la prononciation actuelle; et c'est à tort, ce me semble, qu'un savant historien reproche à l'auteur du *Corografia Brasilica* de s'être écarté des étymologies dans la manière dont il écrit le nom des lieux. On doit sans doute, autant qu'on peut, rappeler les étymologies; mais il faut, si je ne me trompe, que le voyageur et le géographe écrivent les noms des pays dont ils donnent la description, tels que les habitans eux-mêmes les prononcent et les écrivent. Sans cela la géographie finiroit par devenir une science inintelligible.

(1) Des mots indiens *cara* et *kaça*, ou *caa raçapaba*, ou même simplement *caraça*, défilé.

(2) *Radia*, Ach. Rich. Le nom de Vandeli doit être préféré parce qu'il est plus ancien et qu'il rappelle deux botanistes brasiliens fort distingués. Le Velosia est voisin du Xerophyta.

(3) Ces écailles ne sont autre chose que la base des anciennes feuilles.

Digitized by Google

quina da serra ou *de Remijo*, et qu'ils emploient au même usage que le quina du Pérou (1).

Le pays qui s'étend de Villa-Rica à Villa-do-Principe offroit naguère des bois immenses, dont une portion considérable a été remplacée par des pâturages. Lorsque dans cette contrée on coupe une forêt vierge et qu'on y met le feu, il succède aux végétaux gigantesques qui la composoient un bois formé d'espèces entièrement différentes et beaucoup moins vigoureuses; si l'on brûle plusieurs fois ces bois nouveaux (2) pour faire quelques plantations au milieu de leurs cendres, comme on a fait d'abord dans celles des bois vierges (3), bientôt on y voit naître une grande fougère qui ressemble singulièrement au *pteris aquilina;* au bout de très-peu de temps enfin les arbres et les arbrisseaux ont disparu, et le terrain se trouve entièrement occupé par une graminée grisâtre, velue et uniflore, qui souffre à peine quelques plantes communes au milieu de ses tiges serrées, et qu'on appelle *capim melado*

---

(1) Cinchona ferruginea N. *Caule frutescente, gracili, vix ramoso; foliis lanceolatis, oblongis, margine revolutis, rugosis, superne sulcatis, subtus nervosis; racemis axillaribus, compositis, elongatis, interruptis. Pedunculi, flores, foliorumque pagina inferior pilis ferrugineis obtecti.* Obs. Cette plante s'éloigne des *Cinchona* par son inflorescence; mais il est impossible de la rapporter à un autre genre, puisqu'elle a un calice à 5-dents, une corolle infundibuliforme dont le limbe est 5-partite, 5 étamines incluses, une capsule à 2 loges polyspermes qui s'ouvre par le milieu des cloisons et renferme des semences embriquées munies d'un bord membraneux un peu lacinié.

(2) Ce sont eux qu'on appelle *capueiras*.

(3) Tel est le système d'agriculture adopté par les Brasiliens des capitaineries de Rio-de-Janeiro, Minas-Geraes, Goyaz, etc., où l'on ne fait usage ni de charrue ni de fumier.

Digitized by Google

ou *capim gordura* (1), parce qu'elle transsude un suc abondant et visqueux. Plusieurs habitans désignent avec raison, sous le nom de *campos artificiaes*, les pâturages dont je viens d'indiquer l'origine, et ils les distinguent ainsi de ceux du Rio-das-Mortes, qu'ils appellent par opposition *campos naturaes*.

L'or abondoit autrefois dans les environs de Villa-Rica; ce pays fut riche et florissant, et l'on y bâtit un grand nombre de jolis villages; mais le métal, auquel la capitainerie des Mines doit sa population, est devenu rare, ou difficile à extraire; les esclaves sont morts, et, faute de capitaux, ils n'ont pu être remplacés; les Mineurs, en bouleversant de vastes terrains, les avoient enlevés à l'agriculture, et, ne voulant faire usage ni de la charrue ni des engrais, ils ne peuvent tirer parti de leurs champs de *capim gordura* (2); ils sont donc obligés de s'éloigner de leurs premières demeures; ils se répandent sur les frontières de leur vaste pays, y détruisent d'autres forêts, et envient aux tribus errantes des Botocudos (3) les retraites qui leur restent encore.

Je fus retenu à Villa-do-Principe par une maladie assez grave, suite des fatigues que j'avois éprouvées. Au bout d'un mois, je me remis en route; mais au lieu de continuer à me diriger vers le nord, je m'enfonçai dans les forêts épaisses qui couvrent la partie orientale de la capitainerie des Mines, et

(1) Souvent le *capim gordura* remplace immédiatement les *capueiras*, ou même se montre au milieu d'elles après que les bois vierges ont été coupés.

(2) Le *capim gordura* engraisse les chevaux et les bestiaux; mais leur donne peu de vigueur.

(3) Ce mot est d'origine portugaise, comme M. le prince de Neuwied l'a très-bien fait observer. Il ne faut point écrire Botecudis, ainsi que l'ont fait quelques voyageurs.

Digitized by Google

j'arrivai à Passanha, où l'on a placé un des détachemens chargés de protéger les frontières de la capitainerie contre les invasions des sauvages (1).

Depuis Uba, je n'avois vu aucun Indien, mais je trouvai à Passanha les restes de plusieurs peuplades indigènes, qui se sont rapprochés des Portugais par la crainte des Botocudos, ennemis de toutes les autres nations Indiennes.

Le froment réussit très-bien dans les forêts de Passanha, et rend communément quarante pour un.

Comme au-delà de ce lieu l'on ne trouve plus que des forêts impénétrables, habitées par des Botocudos en guerre avec les Portugais, je fus obligé de revenir sur mes pas; mais bientôt je me dirigeai vers le district de Minas-Novas, qui a fourni à l'Europe tant d'améthystes, de chrysolithes, de topazes blanches, et d'aigues marines.

Les larges plateaux, si communs dans ce district, offrent des espèces de forêts naines composées d'arbustes de trois à cinq pieds, rapprochés les uns des autres, qui, suivant les localités, diffèrent singulièrement entre eux pour les genres et les espèces, mais parmi lesquels on trouve ordinairement en abondance une *mimose* épineuse dont le feuillage délicat est d'une élégance extrême, dont les fleurs sont disposées en épis grêles, et dont le port rappelle quelquefois notre *genet anglican* (2). Hors du district de Minas-Novas, j'ai rarement

(1) Ces détachemens, composés d'un très-petit nombre de soldats, sont placés sur sept points différens, et portent, assez mal à propos, le nom pompeux de *divisions*. Leur formation date du ministère du comte de Linharès.

(2) Mimosa dumetorum N. *Caule parce aculeato; ramis sulcatis pubescentibus; foliis 2-pinnatis, partialibus multijugis, foliolis minutis, lineari-ellipticis, subtus glanduloso-punctatis; spicis axillaribus, geminis, gracilibus; corollâ profundè 5-fidâ; stam. 10 liberis; ovario villoso.*

Digitized by Google

retrouvé les bois nains que je viens de décrire : le nom de *carascos* est celui qu'on leur donne.

Après avoir traversé, par des chemins extrêmement difficiles, un pays désert qui souvent est le théâtre des incursions des Botocudos, j'arrivai au lieu appelé Alto-dos-Bois (1) où est situé le village des Maconis.

Dans presque toute la longueur du Brésil les Indiens de la côte parlent divers dialectes de la langue appelée par les jésuites *lingoa geral* (2), à laquelle se rattache aussi l'idiôme Guarani en usage dans les Missions et tout le Paraguay proprement dit; mais, par une singularité fort remarquable, les langues des indigènes de l'intérieur, des Maconis, des Coroados, des Malalis, Monoxos, Machaculis ou Machacares, Bororos, Coyapos, etc., ne ressemblent en rien à l'idiôme Guarani, et diffèrent presque également entre elles.

Quand j'arrivai à Villa-do-Fanado, capitale du district de Minas-Novas (3), on étoit au mois de mai; alors je ne trouvois plus de coléoptères, et les fleurs devenoient chaque jour plus rares. A Rio-de-Janeiro, la pluie tombe indifféremment dans tous les mois de l'année; mais il n'en est pas de même des capitaineries de Minas, de Goyaz, et d'une partie de celle de Saint-Paul; les pluies, qui dans ces contrées commencent en

(1) La montagne des bœufs.

(2) Un moderne parle de cette langue comme si elle portoit encore au Brésil le nom de langue *tupi*; mais ce dernier mot est aujourd'hui entièrement inconnu aux Brasiliens, et dans la réalité il paroît n'avoir jamais été qu'un sobriquet injurieux donné aux Indiens de la côte par leurs ennemis de l'intérieur.

(3) Elle porte aussi le nom de Villa-do-Bom-Successo. Tocayes ou Tocaya, qu'on a indiqué comme la capitale de Minas-Novas, est un lieu imaginaire. Peut-être avoit-on en vue l'habitation de Tocaios.

Digitized by Google

février, durent jusqu'au mois de mars; et pendant les mois qui suivent la terre n'est rafraîchie presque jamais que par les rosées des nuits.

Au-delà de Villa-do-Fanado, le terrain s'abaisse et devient égal; la végétation change encore une fois, et l'on trouve des bois qui tiennent le milieu entre les forêts vierges et les *carascos*. Les *cattingas*, c'est ainsi qu'on les appelle, présentent ordinairement un épais fourré de broussailles, de plantes grimpantes et d'arbrisseaux au milieu desquels s'élèvent, comme des baliveaux, des arbres de moyenne grandeur. A la fin de la saison des pluies, les cattingas commencent à perdre leurs feuilles, et en juin elles en sont dépouillées; alors on n'y trouve plus d'insectes, et les oiseaux eux-mêmes se retirent pour la plupart sur le bord des rivières et dans le voisinage des habitations. Cependant, long-temps même avant le retour de l'été, les bourgeons de plusieurs espèces commencent à se développer, des *bombax* se couvrent de fleurs avant d'avoir des feuilles, et enfin, quand les pluies recommencent à tomber, les gazons renaissent, les arbres et les arbustes se revêtent d'une nouvelle parure, et les insectes reparoissent avec elles.

Ce qui prouve au reste que les cattingas doivent à la sécheresse la chûte de leurs feuilles, c'est qu'ils conservent leur verdure sur le bord des rivières et des fontaines, et souvent le voyageur qui traverse ces bois a tout à la fois sous les yeux l'image riante du printemps et celle de l'hiver.

Après avoir long-temps traversé des cattingas, je vis la végétation prendre tout-à-coup un aspect différent, et des forêts majestueuses, ornées de la plus belle verdure, succé-

Digitized by Google

dèrent sans aucune transition à des bois dépouillés de feuilles, qui souvent ressemblent beaucoup à nos taillis de dix-huit ans. Le sol dans les cattingas offre un mélange de sable très-fin, et d'une terre végétale, noirâtre et friable : celui au contraire où je retrouvai des bois vierges est beaucoup moins sablonneux et plus substantiel. Telle est, je crois, la seule raison de la différence singulière que je viens de signaler.

Lorsque je me retrouvai dans des bois vierges j'étois à environ 50 lieues de Villa-do-Fanado, près de Saint-Miguel-da-Jiquitinhonha (1). De nombreuses tribus de Botocudos errent dans les forêts voisines de ce hameau, et vivent avec les Portugais en bonne intelligence. Je passai quinze jours au milieu de ces Indiens, les plus vindicatifs, les plus imprévoyans sans doute des Brasiliens indigènes, mais aussi les plus gais, les plus communicatifs, les plus valeureux, et peut-être les plus spirituels; je m'appliquai à connoître cette nation singulière; et, quand je quittai les bords du Jiquitinhonha, je fus suivi par un jeune Botocudo qui, depuis, m'a constamment accompagné dans mes voyages, et que j'ai renvoyé dans sa patrie, avec tous les secours nécessaires, au moment où j'allois m'embarquer pour l'Europe (2).

(1) On écrit aussi Giquitinhonha ou Jequitinhonha, mais jamais Jigitonhonha, comme l'a fait un voyageur moderne.

(2) Les lois publiées par le roi D. Joseph, sous le glorieux ministère du marquis de Pombal, ont proclamé la liberté des Indiens. Néanmoins, pendant le séjour de Jean VI à Rio-de-Janeiro, il a été rendu un décret qui accorde aux cultivateurs dix années de la vie de ceux des Botocudos qu'ils prendront chez eux pour les instruire. Ce décret, comme il étoit facile de le prévoir, a donné lieu aux plus horribles abus. Des mulâtres et même des blancs achètent pour des bagatelles des enfans à leurs pères, ou même ils les enlèvent par force, et les vendent ensuite dans les différens villages du district de Minas-Novas. Lorsque j'étois sur les

Digitized by Google

Les Botocudos passent leur vie dans les bois, sans habitations fixes, sans aucune trace de culte, sans autre règle qu'un petit nombre d'usages que les pères transmettent à leurs enfans. Ils ne cultivent point la terre, et bornent leur industrie à façonner quelques poteries grossières, et à faire de petits sacs de filet, des arcs et des flèches. La chasse est leur unique occupation; mais celui qui tue une pièce de gibier l'abandonne à ses compagnons, et n'en mange point sa part. Ils se barbouillent le corps de noir et de rouge; mais ils ne portent aucun vêtement, et si l'on donne à une femme nn morceau d'étoffe, elle ne songe qu'à s'en couvrir la tête. Lorsqu'un enfant a atteint l'âge de huit à douze ans, on lui perce les oreilles et la lèvre inférieure; on passe un morceau de bambou dans le trou qu'on a formé, et bientôt on y substitue un disque d'un bois léger; peu à peu on donne à ces disques une dimension plus grande, et ils ont, chez les adultes, jusqu'à un pouce et demi à deux pouces de diamètre. Les Botocudos n'ont qu'une femme à la fois, mais ils admettent le divorce; et lorsqu'un des époux surprend l'autre en adultère, il a le droit de lui faire sur les bras de longues incisions; châtiment que le coupable reçoit sans murmurer. Lorsque ces Indiens sont émus par quelque passion, lorsqu'ils veulent exprimer le mécontentement et la reconnoissance, ils agitent

---

bords du Jiquitinhonha, il n'y avoit déjà plus d'enfans dans les tribus (lotes) qui communiquoient le plus avec les Portugais, et, pour pouvoir en vendre encore, ces tribus faisoient la guerre à d'autres plus reculées. Les sages instructions de la capitainerie de Saint-Paul à ses députés me font espérer que le nouveau gouvernement Brasilien s'occupera du sort des Indiens et s'empressera d'annuler le décret que j'ai rappelé plus haut.

Digitized by Google

leurs flèches; leur physionomie s'anime; ils cessent de parler; ils chantent, et mêlent à des inflexions monotones et nazillardes des éclats de voix effrayans. Plusieurs savans ont pensé que les Américains indigènes ne formoient point une race distincte; les Botocudos, souvent presque blancs, ressemblent plus encore à la race mongole que les autres Indiens; quand le jeune homme de cette nation, qui m'a accompagné dans mes voyages, vit pour la première fois des Chinois à Rio-de-Janeiro, il les appela ses oncles, et le chant de ce dernier peuple n'est réellement que celui des Botocudos extrêmement radouci.

Je retournai à Villa-do-Fanado par un autre chemin, et je traversai différens villages du district de Minas-Novas, devenus riches depuis que leurs habitans ont renoncé à la recherche aventureuse de l'or et des pierreries, et qu'ils se sont livrés à la culture des cotonniers, plante qui réussit surtout dans les terrains légers où croissent les cattingas.

Sous le régime colonial, les mineurs marchoient sur le fer, et il leur étoit défendu d'en fondre la plus légère parcelle; mais, après la translation de la cour de Lisbonne à Rio-de-Janeiro, on permit enfin aux habitans du Brésil de profiter des bienfaits que la nature leur a prodigués; le gouvernement lui-même établit des forges à ses frais, et une foule de propriétaires se mirent à fondre du fer pour l'usage de leur maison. Ce fut à Bom-Fim, près Arassuahy, dans le district de Minas-Novas, que je vis l'établissement de ce genre le plus important (1), et, après avoir eu trop souvent sous les yeux le

(1) Il a été formé par M. le capitaine Manoel Jose Alvez Pereira.

Digitized by Google

spectacle affligeant de l'indolence et de l'apathie, j'éprouvai une véritable jouissance en contemplant enfin celui de l'industrie et du travail.

Etant à Arassuahy, je me trouvai pour la seconde fois à peu de distance du District-des-Diamans; mais, avant de le visiter, je voulus parcourir la partie de la capitainerie des Mines, qu'on appelle le Désert (Certaô). C'est un vaste pays ondulé et coupé de quelques montagnes, qui s'étend à l'ouest de la capitainerie, et sert de bassin au Rio-de-Saint-Francisco. Là des cattingas, à peu près semblables à celles de Minas-Novas, croissent dans les fonds; l'utile et majestueux palmier, appelé *buriti*, s'élève au milieu des marais; et les plateaux enfin sont couverts de pâturages parsemés de diverses espèces d'arbres tortueux et rabougris, dont l'écorce est subéreuse, les feuilles souvent dures et cassantes, et dont l'ensemble rappelle assez bien l'effet que produisent des pommiers plantés dans nos prairies.

Si l'on fait abstraction des forêts vierges, on trouvera dans les diverses sortes de végétations particulières à la capitainerie des Mines une espèce d'échelle où les plantes diminuent de grandeur à mesure que le terrain s'élève. Les cattingas croissent dans les parties les plus basses; au-dessus d'eux viennent les campos d'arbres rabougris; plus haut l'on trouve des carascos, qui ressemblent à nos jeunes taillis; les carascos, proprement dits, couronnent les grands plateaux, et enfin, sur les sommets les plus élevés, l'on ne trouve que des plantes herbacées entremêlées de sous-arbrisseaux. Tout le monde sentira au reste qu'une telle mesure ne sauroit être rigoureuse, et qu'il doit exister une foule d'exceptions détermi-

nées par l'exposition, le plus ou moins d'humidité, et surtout par la nature du sol.

Parmi les animaux communs dans le Désert, on peut citer principalement l'oiseau appelé *seriema* (1), qui rivalise de légèreté avec les cerfs, quadrupèdes dont les habitans distinguent cinq espèces différentes.

Le bétail et les chevaux forment la principale richesse du Certaô ou Désert, et les terres salpêtrées qui abondent dans ce pays remplacent pour les bêtes à cornes le sel qu'on est forcé de leur donner dans les autres parties de la capitainerie des Mines et dans celle de Saint-Paul, lorsque l'on ne veut pas voir ces animaux languir et périr en peu de temps.

Continuant mon voyage vers le nord-ouest, j'arrivai enfin au Rio-de-Saint-Francisco, magnifique rivière dont on ne parle qu'avec effroi dans le reste de la capitainerie des Mines, à cause des maladies qu'elle occasione. Ses eaux, pendant la saison des pluies, grossissent peu à peu, débordent et s'étendent jusqu'à une lieue de leur lit et quelquefois davantage. A la fin de décembre, l'inondation est arrivée au point le plus élevé; mais peu à peu les eaux s'évaporent et s'écoulent, et au mois d'avril la terre n'offre plus qu'un limon fangeux. L'air est bientôt corrompu par les matières animales et végétales en putréfaction; et c'est alors que commencent les maladies qui règnent tous les ans sur les bords du Rio-de-Saint-Francisco; une fièvre ardente, précédée de frissons, attaque les habitans de cette contrée, et souvent elle laisse des obstructions qui conduisent au tombeau ceux qui ne sont point en-

(1) Le cariama des naturalistes.

Digitized by Google

core acclimatés et les individus d'un tempérament foible.

Les terrains inondés des bords du Rio-de-St.-Francisco (1) portent le nom de *lagudissos*, et sont couverts de deux légumineuses à épines, un *bauhinia* à petites feuilles, et une *mimose* odorante, qui forment des buissons impénétrables.

C'étoit aux mois d'août et de septembre que je parcourois les déserts du Rio-de-Saint-Francisco; je n'avois par conséquent rien à craindre des maladies; cependant ce voyage fut un des plus pénibles de ceux que j'ai faits dans le Brésil, et l'excessive sécheresse le rendit un des moins profitables pour l'histoire naturelle (2).

---

(1) Ceci suffit pour faire voir ce que l'on doit penser des descriptions brillantes que l'on a faites des bords du Rio-de-Saint-Francisco. Il est certain que l'aspect de cette contrée doit être charmant dans la saison des pluies; mais il n'y règne point un printemps perpétuel, puisque la plupart des arbres perdent leurs feuilles pendant la sécheresse.

(2) Parmi les oiseaux que j'ai rapportés du Rio-de-Saint-Francisco, je ne puis m'empêcher de citer le charmant troupiale appelé *soffrè* (*soffrer*, Casal. Cor. Bras., vol. 1, page 91). De toute la capitainerie des Mines, cet oiseau, qui appartient aux pays découverts, ne se trouve que dans le Certaô (désert) et à commencer à peu près vers la hauteur de Paracatu; mais de là il s'étend par l'intérieur jusque vers Bahia, et peut-être davantage du côté du nord. Il vole par petites troupes, se nourrit d'insectes, et, quoi qu'en dise Casal, il a un chant très-agréable. On le met quelquefois en cage pour le transporter à Villa-do-Principe et ailleurs; mais son plumage orangé blanchit peu à peu, et il ne vit guère plus d'un an loin de son pays natal. M. Valenciennes, naturaliste du Muséum, qui a classé les animaux vertébrés que j'ai déposés à cet établissement, et qui réunit à des vues philosophiques une connoissance profonde des espèces; M. Valenciennes, dis-je, caractérise le *soffrè* de la manière suivante : « Oriolus aurantius *corpore aurantio, capite, jugulo, alis, caudâ et dorsis medium versus fasciâ, nigerrimis; maculâ alarum alba.* — Guira Tangeima Marc. 192; *pro oriolo ictero a Gmelin acceptus.* — Or. ictero *multum affinis, sed differt,* 1°. *magnitudine minore;* 2°. *rostro abbreviato acutiore;* 3°. *colore florido aurantio;* 4°. *occipite aurantio et non nigro.*

Digitized by Google

Le District-des-Diamans où j'entrai, après être sorti du Désert, peut avoir douze lieues portugaises de circonférence. Ce canton, le plus élevé peut-être de toute la capitainerie des Mines, ne présente guère que des terrains arides, des sables et des rochers nus au milieu desquels on trouve cependant un grand nombre de plantes rares et intéressantes (1). Un accident, dont je faillis être la victime, me retint pendant un mois à Tejuco, chef-lieu du district (2); je profitai de ce temps pour me procurer des renseignemens exacts sur l'administration singulière de ce pays, et, avant de le quitter, je visitai les différens points où l'on travaille encore au lavage des diamans. Cette pierre ne se trouve plus dans sa matrice primitive, mais seulement dans le lit des ruisseaux et sur leurs bords. Elle est aujourd'hui beaucoup moins abondante qu'elle n'étoit jadis; cependant, quoiqu'on n'emploie pas à son extraction à beaucoup près autant d'esclaves qu'autrefois, les

— Ab Or. Jacamaici *differt*, 1°. *magnitudine majore*; 2°. *cervice nigro nec aurantio*; 3°. *maculâ alarum majore et magis porrectâ.* » J'observerai qu'en admettant le *guira tangeima*, Marcg., pour synonyme de l'*oriolus aurantius*, il faut supposer que le mot *uranicus* a été mis, par faute d'impression, pour *aurantius*, et avouer en même temps que l'expression de *clamare*, employée par Marcgraff, convient peu pour exprimer le chant du *soffrè*.

(1) Je ne puis m'empêcher de citer entre autres le *sauvagesia elegantissima* N., la plus jolie plante peut-être de toutes celles que j'ai recueillies dans mes voyages. Je la caractérise comme il suit : *S. caule suffruticoso, parum ramoso, foliis fasciculatis, confertissimis, parvis, subsessilibus ovatis, integerrimis, glaberrimis enerviis, stipatis pilorum fasciculo stipularum vicem gerente; racemo terminali, brevi; corollâ interiore 1-petalâ, ovatâ, 10-denticulatâ.*

(2) Je passai ce temps dans la maison de l'Intendant des diamans, M. Manoel Ferreira da Camara Bethancurt e Sà, et je fus traité chez lui comme chez un père. Que cet administrateur, également recommandable par ses lumières et sa droiture, reçoive ici l'hommage de ma reconnoissance !

Digitized by Google

dix années antérieures à 1818 ont présenté, pour les pierres extraites, un terme moyen de 18,000 karats.

Ne voulant pas retourner à Villa-Rica par les mêmes chemins, je suivis le sommet des montagnes appelées Serra-da-Lapa, qui divisent en partie les eaux du Rio-Doce et du Saint-Francisco, et peuvent être comptées parmi les plus élevées de la capitainerie des Mines. Je ne puis m'empêcher de faire remarquer en passant que les poissons des rivières qui coulent à l'ouest de ces montagnes et se jettent dans le Rio de Saint-Francisco, sont différens en général de ceux des rivières qui, se dirigeant vers l'est, vont réunir leurs eaux à celles du Rio-Doce.

J'eusse fait, dans la Serra-da-Lapa, la plus riche moisson de plantes, si les pluies qui tomboient depuis un mois ne m'eussent forcé de m'éloigner de ces montagnes, où les moindres ruisseaux devenoient des torrens.

Je recommençois alors à trouver des insectes; les végétaux offroient des fleurs et la plus belle verdure, mais il seroit difficile de donner une idée du temps qu'il faut perdre et des soins qu'il est nécessaire de prendre lorsqu'on voyage dans ces contrées pendant la saison des pluies avec des collections que l'on veut conserver.

Avant de retourner à Villa-Rica, je passai par Sabarà, et dans les environs de cette ville, sur la Serra-da-Piedade, j'eus l'occasion d'observer une catalepsie extraordinaire qui avoit attiré l'attention de toute la capitainerie des Mines.

Sabarà est un des points de cette capitainerie où l'on a planté la vigne avec le plus de succès. Comme à Villa-Boa et ailleurs elle y donne d'excellens fruits deux fois l'année, la

Digitized by Google

première pendant la saison des pluies, et la seconde durant la sécheresse.

Après avoir revu Villa-Rica, je passai par la ville de S.-Joaô-del-Rey, et enfin j'arrivai à Rio-de-Janeiro au mois de mars 1817, plein de reconnoissance pour un peuple chez lequel j'avois trouvé l'hospitalité la plus aimable, que la nature a doué d'un caractère doux et communicatif, du sentiment des arts, d'une rare intelligence, d'une facilité extraordinaire pour apprendre ce qu'on lui enseigne, et qui, s'il a quelques défauts, les doit pour la plupart peut-être au système de gouvernement qui avoit précédé l'arrivée de Jean VI à Rio-de-Janeiro.

J'employai le peu de temps que je passai dans cette capitale à mettre de l'ordre dans mes notes et dans mes collections, et je fis au Muséum d'histoire naturelle l'envoi de quelques caisses d'oiseaux et de quadrupèdes. Ayant formé le projet d'adresser à l'Académie une *esquisse géographique de la végétation dans la capitainerie des Mines*, je me livrai à ce travail avec ardeur; mais le défaut de livres et d'objets de comparaison m'obligèrent bientôt à l'interrompre, et je dois m'en féliciter peut-être puisque mes voyages subséquens me permettront d'étendre cette esquisse depuis les sources du Rio-dos-Tucantins jusqu'à l'embouchure du Rio-de-la-Plata. Je me bornai donc à faire passer à Messieurs les professeurs du Muséum un second *Mémoire sur les plantes dont le placenta devient libre après la fécondation*, et un autre sur la famille des *Vochisiées* (1); et, voulant prendre une idée de la

(1) Ils ont été insérés tous les deux dans la collection du Muséum d'Histoire naturelle.

Digitized by Google

côte qui s'étend au nord de Rio-de-Janeiro, je partis pour la capitainerie du Saint-Esprit et le Rio-Doce.

Le territoire que je parcourus avant d'arriver à ce fleuve est compris entre l'Océan et cette cordélière qui, se prolongeant parallèlement à la mer dans une partie considérable du Brésil, se rapproche plus ou moins du rivage. Une suite de lacs qu'on rencontre jusqu'à la ville de Saint-Salvador-de-Campos, et dont plusieurs communiquent avec l'Océan, sembleroient prouver qu'à une époque, qui ne sauroit être extrêmement reculée, ses eaux s'étendoient jusqu'aux montagnes.

Si l'on excepte les endroits marécageux ou très-sablonneux, le pays est aujourd'hui couvert de bois vierges, ou bien il offre les plantes qui les remplacent, quand ils ont été détruits par la main des hommes.

A quelques différences près, les espèces des environs de Rio-de-Janeiro se retrouvent fort loin sur la côte au nord de cette ville. Cependant j'observai une végétation nouvelle pour moi dans ces terrains voisins de la mer, qu'on appelle *restingas*. Des arbrisseaux, hauts de quatre à six pieds, et rameux dès la base, y croissent çà et là; ils se présentent en général sous la forme de buissons isolés, mais chaque espèce a un port et un feuillage qui lui sont propres; de petites lianes grimpent entre leurs branches; un *loranthus* (1) s'épanche en quelque sorte sur les nombreuses *myrtées*, et des *cactus*. à rameaux nus et dressés, contrastent avec les masses de feuillages arrondies

(1) Loranthus rotundifolius N. *Caulibus diffusis; foliis subrotundis glabris; floribus axillaribus, congestis, bracteatis, 6-andris; pedonculis brevibus plurifloris.* On emploie ses feuilles bouillies avec du lait et du sucre dans les maladies de poitrine.

Digitized by Google

qui les entourent : on diroit un jardin anglais où l'on a disposé avec art les espèces d'arbustes qui se marient le mieux, ou qui produisent les oppositions les plus heureuses. Si le terrain est sec, on ne voit entre ces arbrisseaux qu'un sable pur; s'il est humide, il y croît des plantes basses, entre autres des *scirpus*, des *eriocaulon* et des *xiris*, deux genres qui se plaisent ensemble, comme chez nous le *linum radiola* et l'*exacum filiforme*; enfin, l'humidité augmente-t-elle davantage, on marche sur des tapis charmans, parsemés d'une quantité de petites fleurs couleur de chair, qui sont celles d'une *hedyotis* (1). Cest aussi au milieu du sable des *restingas* que croissent l'*ionidium ipecacuanha* et une espèce très-voisine, que les habitans confondent avec lui (*Ionidium indecorum* N.) (2). A l'exception de la Serra-de-Caraça et de celle

(1) Ce genre paroît devoir être réuni non-seulement aux *Houstonia*, mais encore aux *Oldenlandia*.

(2) Ionidium indecorum N. *Villosum; caule prostrato; foliis lanceolatis, acutis argute seratis; pedunculis axillaribus, solitariis, folio brevioribus, 2-bracteatis; corollâ calice duplo breviore, inclusâ, glabrâ; filamentis 3 sterilibus.* Cette plante ne diffère de l'*ionidium ipecacuanha* que par sa corolle glabre deux fois plus courte que le calice et par ses filamens stériles; d'ailleurs elle en a tous les caractères: seroit-il possible qu'elle n'en fût qu'une variété? *Obs.* La plante que j'appelle ici *ionidium ipecacuanha*, et qui se trouve avec l'*I. indecorum*, est certainement la même que le *viola itoubou* d'Aublet (Guy., 808, t. 318) et le *viola calcearia* de Lœfliog (*it.*, 184); mais je lui donne le nom d'*ipecacuanha* parce que ce nom est plus connu et plus significatif, et que je considère les *V. ipecacuanha* et *calcearia* de Linné comme identiques. En effet, la plante de Barrère, rapportée comme synonyme du premier, est bien certainement l'*itoubou* d'Aublet. Il y a plus: Barrère cite Pison, dont la courte phrase (Med. Bras., 101) indique certainement ma plante, et Pison ne pouvoit avoir qu'elle en vue, puisqu'il la nomme *ipecacuanha branca* (*blanca* par faute d'impression), et que c'est bien mon espèce qu'on appelle *ipecacuanha* ou *poaya branca* à Fernambouc où Pison faisoit ses

Digitized by Google

de Penha, dans la capitainerie des Mines, la restinga, voisine de la Cité (1) du Cap-Frio, est peut-être, pour la botanique, le point le plus intéressant que j'eusse visité jusqu'alors.

Avant d'arriver à la Cité du Cap-Frio, je passai par le village de Saint-Pedro, où vivent les seuls Indiens qui existent encore sur la côte entre Rio-de-Janeiro et Saint-Salvador-de-Campos.

Au-delà de la Cité du Cap-Frio, j'allai visiter le cap qui porte le même nom, la première terre qu'aperçoivent les navigateurs sur la côte du Brésil lorsqu'ils se rendent d'Europe à Rio-de-Janeiro.

Dans le district de Goytacazes (2), les montagnes laissent une vaste plaine entre elles et l'Océan. C'est là que, de toute la capitainerie de Rio-de-Janeiro, on cultive le sucre avec le plus de succès. Les environs de la ville de Campos sont peut-

---

observations. Le *pompalia* de Vandeli qui, soit dit en passant, auroit dû être adopté comme plus ancien à la place d'*ionidium*, le *pompalia*, dis-je, cité comme synonyme du *V. ipecacuanha*, convient parfaitement à ma plante, avec cette différence qu'il n'est pas aussi velu; mais les échantillons que j'ai rapportés sont déjà moins velus que ceux qui viennent de la Guyane, et ceux-ci varient beaucoup ponr la quantité de poils. M. le prince de Nenwied, qui a recneilli dans les mêmes lieux que moi la plante dont il s'agit ici, lui donne aussi le nom de *viola ipecacuanha* et la rapporte également au *pompalia* de Vandeli. Tout ceci fera partie d'une dissertation snr les racines émétiqnes du Brésil méridional. Quoi qu'il en soit au reste, les habitans dn pays emploient avec un très-grand succès les racines de mes plantes dans les dyssenteries. On prétend aussi dans le nord du Brésil que l'*ipecacuanha branca* guérit de la goutte.

(1) Le titre de cité (*cidade*) n'appartient en général qu'anx villes qui sont la résidence d'un évêqne. Il fnt donné par exception à celle du Cap-Frio, du temps de Philippe II, et elle l'a conservé depnis.

(2) Ce nom est celui d'une peuplade Indienne qne les Portugais confondent aujourd'hni avec plusieurs autres sous la dénomination générique de *Coroados* (couronnés), empruntée de la manière dont ces indigènes coupent leurs cheveux.

Digitized by Google

être aussi animés que ceux de nos grandes villes de province, et en rappellent l'aspect. Peu de pays offrent un exemple d'une fertilité égale à celle des terres du district de Goytacazes; il en est qui, depuis cent ans, n'ont jamais cessé de produire, et pourtant on ne les fume point et elles ne sont arrosées par les eaux d'aucun fleuve (1). C'est dans ce canton seulement que j'ai trouvé quelque idée légère d'un système régulier d'assolement. Quand la canne à sucre commence à ne plus produire, on la remplace par le manhioc, qui donne d'abord des récoltes abondantes, et, lorsqu'elles commencent à n'être plus aussi bonnes, on replante immédiatement dans le même terrain la canne à sucre, qui pousse avec une nouvelle vigueur.

Tandis que, dans la capitainerie des Mines, j'avois été si souvent fatigué par la monotonie de l'aspect des campagnes, je jouissois souvent dans ce nouveau voyage des points de vue les plus variés et les plus pittoresques. Mais il s'en faut bien que, du moins jusqu'à Campos, j'aie retrouvé, chez les habitans de la côte, l'aimable hospitalité et l'intelligence peu commune des Mineurs. Le voisinage d'une capitale, telle que Rio-de-Janeiro, explique assez le peu d'hospitalité des pays environnans; plusieurs causes s'opposent au développement des facultés intellectuelles de ceux qui y vivent; j'indiquerai légèrement une d'entre elles: même dans la capitainerie des Mines, pays éloigné de la mer, j'avois déjà remarqué que l'intelligence des habitans étoit en rapport avec l'élévation du sol (2).

(1) Il existe des terrains qui sont inondés chaque année par le Parahyba, mais ce ne sont point les plus fertiles.

(2) En convenant que les hommes de la côte sont bien loin d'accueillir les

Digitized by Google

La capitainerie du Saint-Esprit commence à peu de distance de Campos, et se prolonge, vers le nord, jusqu'au-delà du Rio-Doce; mais, tandis que du côté de Matogrosso, la domination brasilienne s'étend jusqu'aux frontières des colonies espagnoles, ici les Portugais ne se sont guère étendus à plus de huit lieues du rivage. Plus loin sont des forêts immenses, habitées par des Indiens sauvages, qui quelquefois même font des incursions sur la côte, et la rendent dangereuse à parcourir (1). Les hommes de notre race, les nègres et les mulâtres racontent une multitude de faits pour prouver que ces Indiens sont anthropophages; mais, quand on connoît la haine de ceux qui portent contre eux cette accusation, peut-être est-il permis de conserver quelques doutes.

On voit dans la capitainerie du Saint-Esprit plusieurs villages, naguère peuplés et florissans, qui furent construits par des Indiens civilisés; aujourd'hui ils sont déserts, et tombent en ruines, et il n'est pas difficile de prévoir que, dans peu d'années, il ne restera plus de leurs premiers habitans que des souvenirs historiques et quelques uns des noms qu'ils donnèrent aux lieux où ils vécurent.

étrangers comme ceux de l'intérieur, je dois dire aussi que l'on a beaucoup exagéré leur inhospitalité. Quant au reproche de férocité qu'on leur a fait encore, il est suffisamment réfuté par la modération qu'ils ont montrée généralement dans les révolutions dont leur pays a été le théâtre. Il seroit presque ridicule, je crois, de s'arrêter à démontrer la fausseté de ce qui a été écrit sur la prétendue dextérité avec laquelle les habitans de Rio-de-Janeiro lancent leur couteau contre ceux dont ils croient avoir reçu quelque injure.

(1) On n'est point parfaitement d'accord sur les peuplades auxquelles ces sauvages appartiennent. Je dirai ici par occasion que l'ancien nom de Tupinambas, qui se retrouve dans plusieurs ouvrages modernes, n'est plus aujourd'hui connu des Brasiliens. Il en est de même des Manducus, des Araras, des Paikices, etc.

Digitized by Google

Dans une grande partie du Brésil, les cultivateurs se plaignent avec raison du ravage des fourmis; mais peut-être en causent-elles plus que partout ailleurs aux environs de Benevente et de Villa-da-Victoria, capitale de la capitainerie du Saint-Esprit. Souvent, en une seule nuit, ces insectes dépouillent de leurs feuilles des groupes d'orangers, ou détruisent entièrement des plantations considérables de manhioc, et jusqu'à présent on n'a point encore trouvé de moyens efficaces pour éloigner ce fléau.

Avant d'arriver à Villa-da-Victoria, je vis avec quelque étonnement un terrain dont la végétation avoit l'aspect des *carascos* de Minas-Novas. En général les plantes des *restingas* ont souvent une grande analogie avec celles des plateaux sablonneux de la capitainerie des Mines, et cela prouve que les changemens de terrain ne contribuent guère moins que l'élévation du sol aux différences que l'on observe dans la végétation de cette capitainerie.

Le Rio-Doce, qui fut le terme de ce voyage, prend sa source dans la capitainerie des Mines, et pourroit être de la plus grande utilité pour répandre le fer sur la côte du Brésil et faire parvenir dans l'intérieur le sel dont les bestiaux ne sauroient se passer. Mais divers obstacles s'opposent malheureusement à cette navigation. Plusieurs catadupes (cachoeiras) arrêtent les eaux du fleuve dans leur cours, et ses bords, extrêmement malsains, sont infestés par des tribus de Botocudos, ennemies des Portugais. Sous le système colonial, le gouvernement évitoit de former des liens entre les provinces; lors de l'arrivée du roi au Brésil, on dépensa des sommes considérables pour rendre le Rio-Doce navigable;

Digitized by Google

mais leur emploi fut mal dirigé, et lorsque je visitai ce fleuve il étoit à peine fréquenté par quelques aventuriers mulâtres auxquels l'appât du gain fait braver les périls attachés à cette navigation (1).

Pour pouvoir visiter le village de Linharès et le magnifique lac de Juparanan (2), je passai cinq jours sur les bords du Rio-Doce, et, de trois personnes que j'avois avec moi, j'emmenai deux malades. Les pluies qui tombent si abondamment dans la capitainerie des Mines, de novembre jusqu'en mars, font sortir le fleuve de son lit, et, dans les endroits bas, il se forme sous les grands arbres des bois vierges, des marres où pourrissent des feuilles et d'autres débris de végétaux. Les gaz qui s'en exhalent altèrent l'air atmosphérique pendant la saison de la sécheresse, et lorsqu'ensuite la rivière déborde elle emporte avec elle ces eaux croupies qui corrompent les siennes et les rendent dangereuses à boire. Ainsi, tandis que les rives du Rio-de-Saint-Francisco ne sont malsaines que dans une saison, celles du Rio-Doce le sont pendant toute l'année; cependant les fièvres qu'elles occasionent sont un tribut qu'on ne paie ordinairement qu'une fois, et presque toujours elles cèdent sans peine à quelques vomitifs.

Lorsque je revins à Villa-da-Victoria, la saison des pluies avoit déjà commencé, et rendoit le voyage par terre beaucoup plus difficile. Pour retourner à Rio-de-Janeiro il eût

(1) On a annoncé la formation d'une compagnie qui doit se proposer pour objet la navigation du Rio-Doce; mais il est à craindre qu'elle ait aussi peu de succès que celles du même genre qui jusqu'ici ont été formées au Brésil.

(2) Des mots indiens *ju* et *parana*, lac des épines. Les noms empruntés des Indiens sont significatifs.

Digitized by Google

fallu passer par les mêmes chemins, et je me décidai à m'embarquer. Je profitai de quelques jours qui s'écoulèrent avant mon départ pour réunir de nouveaux renseignemens sur la capitainerie du Saint-Esprit qui offre plusieurs ports (1), d'excellens bois de construction et de menuiserie, et qui seroit florissante, si elle eût été gouvernée par des hommes plus habiles, et qu'on eût établi quelques communications entre elle et la province des Mines (2).

Arrivé à Rio-de-Janeiro après quatre jours de navigation, je fis, au Muséum de Paris, un nouvel envoi d'objets d'histoire naturelle; j'emballai avec la plus grande précaution ceux que je conservois au Brésil, et les laissai à M. le chargé des affaires de France (3), qui voulut bien les garder durant toute mon absence.

Pendant mes deux premiers voyages, j'avois eu soin de prendre, autant que me le permettoient mes foibles connoissances, des notes sur la statistique des pays que j'avois visités, sur l'état du commerce, celui de l'agriculture, les mœurs et les usages des habitans. J'ai continué à travailler sur le même plan jusqu'au moment de mon départ pour l'Europe.

---

(1) Cette partie du Brésil se trouve décrite avec exactitude dans les voyages de M. le prince Maximilien de Neuwied.

(2) Pendant le séjour du roi au Brésil, on a commencé un chemin qui doit aller des environs de Villa-da-Victoria jusqu'aux Mines; mais il est à croire que bien des années se passeront avant qu'il soit achevé.

(3) M. Maller, pendant mon séjour au Brésil, m'a rendu tous les services qui ont dépendu de lui, et a sollicité avec empressement, du gouvernement portugais, les facilités qui m'étoient nécessaires.

Digitized by Google

Je ne m'étois point contenté de recueillir des plantes; j'avois analysé sur le frais celles que j'avois récoltées, et m'étois attaché principalement aux espèces dont les habitans font quelque usage.

Dans une contrée où les médecins sont encore peu nombreux, chaque cultivateur cherche des remèdes dans les végétaux qui croissent autour de sa demeure, et si, parmi les plantes employées par les Brasiliens pour le soulagement de leurs maux, il en est qui n'ont que des vertus imaginaires, il s'en trouve d'autres aussi auxquelles on ne peut refuser des propriétés efficaces. Le gouvernement portugais avoit eu l'idée de réunir toutes les espèces de végétaux dont les Brasiliens font usage, de les livrer à l'examen de quelques hommes instruits, et de faire faire la concordance de leurs noms vulgaires : ce projet fut oublié presque aussitôt que conçu. S'il eût été possible de le réaliser dans toute son étendue, ce ne pouvoit sans doute être la tâche d'un homme seul, livré à beaucoup d'autres occupations, et forcé d'entrer dans les moindres détails d'un voyage pénible. Cependant, durant tout le cours de mes excursions, je ne négligeai rien pour me mettre en état de tracer, si les circonstances me le permettent un jour, les premiers traits d'une *histoire des plantes usuelles des Brasiliens*, et leur donner ainsi une marque légère de ma reconnoissance.

Je partis de Rio-de-Janeiro pour la troisième fois, et commençai ce nouveau voyage le 26 janvier 1819.

Voulant éviter de rentrer dans la capitainerie des Mines par le chemin que j'avois déjà suivi, je me dirigeai directement vers S.-Joaô-del-Rey, et visitai sur la route la Serra-

Digitized by Google

Negra, l'un des points du Brésil méridional où l'on trouve le plus grand nombre de plantes.

Lorsque, suivant la route de Villa-Rica, on passe des forêts dans les Campos, on peut, comme je l'ai déjà dit, pressentir quelque temps auparavant cette différence de végétation. Mais ici le changement s'opère sans aucune nuance intermédiaire : je sortois d'un chemin étroit, où souvent j'aurois pu toucher avec la main les arbres majestueux qui m'entouroient de tous côtés, et je ne pus me défendre d'une impression vive de surprise et d'admiration, lorsque tout-à-coup je découvris une immense étendue de mornes arrondis, couverts seulement d'une herbe grisâtre, et entre lesquels étoient dispersés çà et là des bouquets de bois d'un vert foncé (capoès).

La perte d'un serviteur, aussi utile que fidèle, me retint un mois à S.-Joaô-del-Rey. Isolé au milieu des hommes qui m'entouroient, et dans lesquels il m'étoit impossible de placer ma confiance, je fus sur le point de revenir sur mes pas. Cependant je fis des efforts pour ranimer mon courage, et je me dirigeai vers la capitainerie de Goyaz, en traversant la partie occidentale de celle des Mines que je ne connoissois pas encore.

Les environs de S.-Joaô, et en général toute la Comarca du Rio-das-Mortes, fournissoient autrefois beaucoup d'or; mais on y a presque entièrement abandonné l'exploitation des mines pour se livrer à l'agriculture, et peut-être y entend-on mieux que dans toutes les autres parties du Brésil l'éducation des bestiaux, singulièrement favorisée dans ce pays par la bonté des pâturages.

Faisant un détour, je me rendis par des chemins peu fré-

Digitized by Google

quentés à la Serra-da-Canastra (1), et j'admirai la cascade magnifique, et trop peu connue, appelée Cachoeira-da-Casca-d'Anta, à laquelle le majestueux Rio-de-S.-Francisco doit son origine.

Araxa (2), le premier village que je trouvai après avoir quitté la Serra-da-Canastra, est remarquable par les eaux minérales sulfureuses que l'on trouve dans ses alentours. Ce n'est point à la guérison de leurs maladies que les habitans les emploient, mais elles remplacent, pour leurs bestiaux, le sel qui dans ce pays ne s'achète qu'à des prix très-élevés. Chaque mois, les cultivateurs amènent de dix lieues à la ronde leurs troupeaux à Araxa; ils les font entrer, le jour déterminé par le juge, dans l'enclos où les eaux ont leurs sources, ils les y laissent une nuit, et les en font sortir le lendemain. Tous les animaux ont un goût singulier pour ces eaux désagréables; on a tué dans leur voisinage tant de cerfs, de cochons sauvages et d'autres quadrupèdes, qu'il n'en paroît presque plus; mais j'y ai vu encore des nuées d'oiseaux, surtout de perroquets et de colombes.

Déjà, à une douzaine de lieues vers l'ouest de S.-Joaô, j'avois commencé à apercevoir quelques portions de campos parsemées d'arbres tortueux et rabougris (*tabuleiros cubertos*), comme ceux que j'avois vus en 1817 dans mon voyage au N. O. de la capitainerie des Mines. Jusqu'à Paracatu (3),

---

(1) *Montagne de la malle*, nom qu'elle doit à sa forme.

(2) On raconte dans le pays des fables sur l'étymologie de ce nom : peut-être vient-il des mots indiens *ara echa*, chose tournée vers le soleil.

(3) Des deux mots indiens *pira* et *catu*, bon poisson.

Digitized by Google

je retrouvai une alternative assez singulière de campos ainsi parsemés de petits arbres et d'autres campos entièrement découverts.

J'avois espéré que je ferois une riche moisson de plantes, en parcourant un plateau qui à l'une de ses extrémités donne naissance au Rio-dos-Tucantins, à l'autre au Rio-de-S.-Francisco, et qui divise les eaux de ce fleuve et celles du Parana; mais je fus désagréablement trompé dans mon attente. La plupart des plantes que je voyois autour de moi étoient celles que j'avois déjà observées il y avoit environ deux ans près du Rio-de-S.-Francisco; et dans les arbres rabougris que j'apercevois sur les *tabuleiros cobertos*, je retrouvais à peu près toujours les mêmes *légumineuses*, les mêmes *malpighia*, des *bignonées* à fleurs jaunes, les mêmes *salicariées*, les mêmes *apocinées*, des *vochisiées*, entre autres le *salvertia convallariæodora* (1), et enfin cette espèce connue sous le nom de *quina do campo* ou de *mendanha*, dont l'écorce remplace avec un si grand succès le quina du Pérou, et que j'ai reconnu

(1) Le mémoire où j'ai fait connoître cette plante et la famille des *Vochisiées* a été publié dans les Mémoires du Muséum, p. 253, vol. VI. Comme c'est en mon absence qu'il a été imprimé, il s'y est glissé une contradiction que je dois m'empresser de faire disparoître. Il y est dit, en deux endroits différens, que l'étamine du *Salvertia convallariæodora* est alterne avec un des pétales, et dans la description détaillée de cette espèce remarquable que son étamine est opposée. C'est ce dernier caractère qui est véritable: l'étamine fertile est opposée à un pétale, et les rudimens à deux autres pétales, comme dans le *vochisia*. Ainsi des trois genres qui composent la famille des *Vochisiées*, le *qualea* a seul son étamine placée un peu sur le côté de son pétale. Au reste le *V. convallariæodora* mérite si bien son nom, qu'ayant fait revenir dans un verre d'eau une fleur desséchée depuis six ans, et qui avoit été passée plusieurs fois à la vapeur du soufre, elle communiqua encore à l'eau une odeur très-forte de muguet.

Digitized by Google

avec étonnement pour un *strychnos* (1). D'ailleurs il étoit tombé fort peu de pluie pendant l'été; dès la fin d'avril j'avois déjà eu à me plaindre de la sécheresse, et la récolte de plantes que je fis dans ce voyage, de Rio-de-Janeiro à Goyaz, et de Goyaz à S.-Paul, fut malheureusement peu abondante.

Paracatu, placé, comme un Oasis, au milieu du désert, doit son existence aux mines situées dans son voisinage, et sa fondation encore récente à l'un de ces Paulistes entreprenans qui ont découvert une si grande partie du Brésil (2). Cette ville eut un moment de splendeur; alors on rassembloit sans peine une grande quantité d'or dans le Corrego-rico (3) et les ruisseaux voisins; mais on le prodiguoit à mesure qu'on le tiroit de la terre; on faisoit venir à grands frais les vins et les autres marchandises de l'Europe à travers le désert; on eut des musiciens, et même un petit théâtre; l'on dépensoit des sommes énormes pour les fêtes d'église; et les nègres même dans leurs réjouissances répandoient de la poudre d'or sur la chevelure de leurs meilleures danseuses. Cependant les mines sont devenues peu à peu plus difficiles à exploiter; l'attachement et la reconnoissance avoient fait affranchir un grand nombre d'esclaves; les autres sont morts, et n'ont pu être remplacés; à peine compte-t-on aujourd'hui à Paracatu deux ou trois per-

(1) Strychnos pseudo-quina N. *Caule inermi, tortuoso; cortice suberoso; foliis coriaceis, ovatis, quintuplinerviis, subtus villosis; floribus racemoso-panniculatis, axillaribus, pedunculisque villosis. Bacca cerasiformis, olygosperma; flores albi, odore gratissimo.*

(2) Jose Rodrigues Froe, dont la famille existe encore dans les Mines et à Saint-Paul.

(3) Le ruisseau riche.

Digitized by Google

sonnes qui s'occupent en grand de l'extraction de l'or, et la population de cette ville, singulièrement réduite, se compose actuellement en très-grande partie de nègres libres, dont la vie s'écoule languissamment dans l'oisiveté et l'indigence (1).

Jusqu'à Paracatu j'avois à peu près trouvé les mêmes espèces d'oiseaux que j'avois déjà vus dans mon premier voyage des Mines. Plus loin je commençai à en rencontrer de nouvelles.

Continuant à traverser des pâturages, tantôt découverts et tantôt parsemés d'arbres rabougris, j'arrivai à Os-Arpendidos, lieu qui sépare la capitainerie des Mines de celle de Goyaz. On étoit alors à la fin de mai, et ce qui prouve combien ces contrées lointaines entretiennent peu de communications, c'est que, jetant un coup d'œil sur les registres du commandant du poste, je vis que, depuis le 19 février, j'étois le premier voyageur qui eusse passé par cette route.

Après avoir traversé plusieurs villages beaucoup plus jolis que tous ceux de l'intérieur de nos provinces, mais qui chaque jour deviennent plus déserts, j'arrivai à une forêt fort différente de celle de la côte, et qui, n'ayant que neuf lieues de longueur, porte cependant le nom de Matogrosso (2), parce qu'on n'en connoît pas dans le pays de plus considérable.

La seule présence de l'or a presque toujours déterminé le choix des lieux où ont été fondées les villes de l'intérieur du

(1) Tout ceci prouve que l'on a induit en erreur les écrivains qui ont avancé que les Brasiliens ne rendoient jamais la liberté à leurs esclaves. Les affranchissemens sont au contraire très-fréquens dans cette partie de l'Amérique, et l'on y trouve quelques villages presque uniquement peuplés de nègres et de mulâtres affranchis ou fils d'affranchis.

(2) Grand bois.

Digitized by Google

Brésil, et leur situation s'est trouvée la plus désavantageuse possible sous tous les autres rapports. Villa-Rica, Villa-do-Principe, Villa-Boa, chef-lieu de la capitainerie de Goyaz, en fournissent des exemples frappans; et cependant juger toute cette dernière capitainerie par sa capitale, ce seroit encore en prendre une idée trop favorable. Lorsque l'or abondoit dans cette contrée, on établit à Villa-Boa un capitaine-général et un ouvidor; on y plaça de nombreux employés, et l'on y éleva un hôtel pour la fonte de l'or. Mais les mines se sont épuisées, ou ne pourroient plus être exploitées aujourd'hui qu'avec un grand nombre de bras; et l'éloignement de la côte ne permet guère aux habitans de trouver, comme les Mineurs, une autre source de richesse dans la culture des terres. Ne pouvant payer l'impôt, ils abandonnent leurs habitations, se retirent dans les déserts, et ils y perdent jusqu'aux élémens de la civilisation, les idées religieuses, l'habitude de contracter des liens légitimes, la connoissance de la monnoie, et l'usage du sel : un pays plus grand que la France s'épuise en faveur de quelques employés indolens, et les environs même de Villa-Boa (1) n'offrent plus que des ruines sans souvenir.

En quittant cette ville j'allai faire une excursion dans la Serra-Dorada, et j'y trouvai une *melastomée*, qu'on appelle dans le pays *arvore do papel*, parce que son liber se détache en feuillets minces qui ont effectivement la couleur et la consistance du papier de la Chine.

De la Serra-Dorada je me rendis à S.-Joze, où l'un des

(1) On lui a donné récemment le nom de *Cidade de Goyaz*; mais l'ancien nom prévaut toujours dans le pays.

Digitized by Google

gouverneurs de Goyaz a fondé pour les Indiens Coyapos un village magnifique, mais qui leur a été à peu près inutile, parce qu'on n'avoit pas songé à consulter auparavant leurs goûts et leurs habitudes. Les hommes qui civilisèrent les Indiens de la côte se servoient d'eux pour construire les villages que ces mêmes Indiens devoient habiter, et ils surent les rendre heureux à peu de frais. Depuis cette époque le gouvernement portugais a dépensé pour les indigènes des sommes considérables; mais ceux qui en dirigeoient l'emploi ne prenoient aux Indiens aucun intérêt réel, et la destruction de ces infortunés fait chaque jour des progrès plus rapides (1).

Le Rio-Claro, qui fut le terme de ce voyage, me donna une idée de ce que dût être l'intérieur du Brésil lorsque l'on commença à y découvrir des mines d'or. Dans le temps de la sécheresse, des hommes de Villa-Boa, Meia-Ponte et souvent de beaucoup plus loin, viennent chercher dans le lit du Rio-Claro de l'or et des diamans; ils apportent avec eux quelques provisions indispensables, ils construisent des baraques sur les bords de la rivière, et, quand les vivres leur manquent, ils y suppléent par leur chasse.

J'avois formé le projet de me rendre par l'intérieur du Brésil au Paraguay proprement dit, et de là à Montevideo; mais le ministère portugais, envers lequel je ne saurois d'ailleurs être trop reconnoissant, ayant cru devoir interdire à tout étranger l'entrée de la capitainerie de Matogrosso, je

(1) Je ne saurois m'empêcher de citer deux hommes dont le zèle bienfaisant n'a point été sans utilité pour les Indiens, l'abbé Chagas, chargé de la civilisation de ceux de Garapuava, et un Français, M. le major Marlier, fondateur de Manoelburgo, où il a réuni plusieurs milliers de Puris.

Digitized by Google

fus obligé de revenir sur mes pas. Je repassai par Villa-Boa et Meia-Ponte, et pris le chemin de S.-Paul.

Arrivé à Bom-Fim, je me détournai de ma route pour aller visiter des sources d'eaux thermales situées à vingt-deux lieues de ce village. A l'endroit où je passai le Riberaô-d'Agoaquente, ruisseau dû à quelques unes de ces sources, il a déjà trente-quatre pas de largeur avec deux palmes et demie de profondeur, et cependant ses eaux font monter à 28 degrés le thermomètre de Réaumur.

Rentré dans la capitainerie des Mines, je passai par le Rio-das-Pedras, Estiva et Boa-Vista, trois villages habités par des Indiens dont le sang est mélangé à celui de la race africaine. Ces Indiens sont les plus heureux que j'aie vus pendant tout mon séjour en Amérique, et leur bonheur tient, il faut l'avouer, à ce qu'ils vivent isolés, oubliés pour ainsi dire, et à ce qu'aucun homme de notre race n'est venu se mêler parmi eux. Leurs terres sont excellentes, et un léger travail suffit pour assurer leur subsistance. Ils ont peu de besoins, et encore moins de tentations; ils vivent dans une paix profonde, et sont unis entre eux; ils connoissent les avantages les plus réels de la civilisation, et en ignorent les maux; ils sont étrangers au luxe, à la cupidité, à l'ambition, et à cette prévoyance qui empoisonne le présent pour un avenir incertain.

Je visitai la belle cascade das Fornas, et passai par le village de Santa-Anna, habité par des Indiens Chicriabas, dont la langue, si j'en juge par le peu de mots que j'ai pu recueillir, doit être éminemment systématique, puisque ceux de ces mots qui représentent des idées de même nature commencent ou finissent par une même syllabe.

Digitized by Google

Jusqu'au mois d'octobre, époque à laquelle j'entrai dans la capitainerie de S.-Paul, la sécheresse avoit été excessive; je passai souvent des jours entiers sans apercevoir plus de deux ou trois fleurs appartenant à des espèces communes; les coléoptères avoient disparu, les oiseaux devenoient rares; j'étois dévoré par des nuées d'insectes malfaisans, forcé quelquefois de séjourner sur les bords de quelque rivière malsaine, telle que le Rio-Grande, et, à la fin d'une journée fatigante, je n'avois pas même la consolation de m'entretenir avec un hôte hospitalier; car ceux qui habitent les bords de cette route sont pour la plupart des hommes grossiers, souvent des criminels qui ont fui leur pays pour échapper à la justice, et le passage des caravanes qui se rendent chaque année de S.-Paul à Matogrosso les met en défiance contre les voyageurs.

Au mois d'octobre les pluies recommencèrent à tomber, les pâturages à reverdir et à se couvrir de fleurs; mais ici la végétation n'est déjà plus aussi variée que dans la capitainerie des Mines.

Vers la ville de Mugy le pays devient beaucoup moins désert, et aux *campos* succèdent des forêts où les terres sont extrêmement favorables à la culture de la canne à sucre.

J'arrivai enfin à S.-Paul, cité bien connue par la beauté et les avantages de sa situation, par la douceur de son climat et la salubrité de l'air qu'on y respire.

Peut-être trouve-t-on chez les habitans de la ville de Saint-Paul plus de politesse que chez ceux de Villa-Rica; mais, si nous faisons abstraction des deux capitales, l'avantage de la comparaison sera entièrement du côté des Mineurs. Pour en

Digitized by Google

développer toutes les causes, il faudroit sortir des bornes d'un simple aperçu : je me contenterai d'en indiquer une. Si les Mineurs se sont mélangés, ce n'est guère qu'avec les hommes de la race africaine; les Paulistes au contraire se sont croisés avec les Indiens, et, sous le rapport du développement des facultés intellectuelles, ce mélange me paroît le plus défavorable à notre espèce.

Je laissai entre les mains du gouverneur de la capitainerie de S.-Paul (1) les collections que j'avois formées depuis Rio-de-Janeiro, et je continuai mon voyage.

Sachant qu'il y a plus d'uniformité dans la végétation des côtes que dans celle de l'intérieur, je préférai me rendre à l'extrémité de la capitainerie de S.-Paul, en passant à l'ouest de la grande cordilière parallèle à l'Océan.

Je traversai la jolie ville d'Hytu (2), près de laquelle on voit une très-belle cascade; je visitai Porto-Feliz, d'où partent les caravanes qui se rendent à Matogrosso par les rivières, et j'arrivai à la ville de Sorocaba (3), près de laquelle sont des forges qui, lorsqu'elles seront dirigées par une administration intelligente et économe, pourront rivaliser avec ce que l'Europe présente de meilleur en ce genre.

Des pluies extrêmement abondantes commencèrent à tomber lorsque j'étois à Sorocaba : elles continuèrent durant trois mois jusqu'à mon arrivée à Curitiba (4), et pendant

---

(1) M. Jean-Charles-Auguste d'Oyenhausen, qui m'a comblé de marques de bienveillance et d'amitié.

(2) Ce mot vient d'*itu*, qui dans la langue indienne signifie cascade.

(3) Pour *sorocaa*, ind., bois brisé.

(4) C'est à tort que l'on a écrit *corritiva*. Le nom de cette ville, dû aux *arau-*

Digitized by Google

ce voyage j'eus une peine extrême à conserver les objets d'histoire naturelle que je recueillois chaque jour.

De Sorocaba à la rivière du Tarerè (1), remarquable par diverses singularités, le pays est ondulé, et n'offre que des pâturages mêlés de bouquets de bois. On s'y occupe surtout de l'éducation des bestiaux; mais les principaux propriétaires habitent S.-Paul, et la plupart de ceux qui restent dans le pays vivent dans une indigence dont j'ai eu peu d'exemples dans les autres parties du Brésil.

A un quart de lieue du Tarerè, je trouvai une rivière peu profonde (Rio-do-Funil, rivière de l'entonnoir), qui, après avoir coulé sur un lit de rochers aplatis, s'engouffre en tournoyant avec impétuosité, et disparoît entièrement. Conduit par mon guide, je descendis dans un ravin profond, et là j'arrivai à l'entrée d'une grotte fort grande et à peu près triangulaire. Au fond de cette grotte, est une ouverture qui donne sur une petite salle arrondie, et du haut de cette dernière, je vis se précipiter avec rapidité une colonne d'eau écumeuse et blanchâtre, qui n'est autre chose que la rivière elle-même dont les eaux s'échappent dans le ravin. Une lumière affoiblie pénètre par l'entonnoir où la rivière s'engouffre, éclaire la colonne d'eau ainsi que la salle où elle tombe, et produit un effet charmant qu'il seroit impossible de rendre.

C'est de l'autre côté du Tarerè que commencent les *campos*, que l'on appelle *geraes*, à cause de leur vaste étendue. Ce

---

caria qui croissent dans son voisinage, vient des deux mots indiens *curii* et *tiba*, réunion de pins.

(1) Pour *itarere*, ind., pierre qui tourne avec vitesse.

Digitized by Google

pays est certainement un des plus beaux que j'eusse vus depuis que j'étois au Brésil. Il n'est pas assez plat pour avoir la monotonie de nos plaines de Beauce, mais les mouvemens de terrain n'y sont pas non plus assez sensibles pour mettre des bornes à la vue. Aussi loin qu'elle peut s'étendre, on découvre une immense étendue de pâturages; des bouquets de bois où domine l'utile et majestueux *araucaria*, sont épars çà et là dans les enfoncemens, et contrastent par leur teinte rembrunie avec le vert charmant des gazons: quelquefois des rochers à fleur de terre se montrent sur le penchant des collines, et laissent échapper des nappes d'eau qui se précipitent dans les vallées; de nombreux troupeaux de jumens et de bêtes à corne paissent dans la campagne et animent le paysage; on aperçoit peu de maisons, mais elles sont assez bien entretenues, couvertes en tuiles, et accompagnées d'un petit jardin planté d'arbres fruitiers.

Le froment se cultive avec succès dans les Campos geraes; le laitage y est aussi crémeux que dans nos montagnes; et les coignassiers, la vigne, les pommiers, les pêchers, y donnent des fruits en abondance.

Respirant un air pur, sans cesse occupés à monter à cheval, à jeter le lacet, ou à rassembler les bestiaux, en galoppant dans les pâturages, les habitans des Campos geraes jouissent d'une santé robuste; ils ont les cheveux châtains et le teint coloré, et sont en général grands et bien faits. Je ne retrouvai pas chez eux la même intelligence que chez les Mineurs; mais ils ne sont ni moins généreux, ni moins hospitaliers.

Les plantes des Campos geraes ont quelques rapports avec celles de la capitainerie de Rio-Grande; mais elles en con-

Digitized by Google

servent davantage encore avec la végétation des parties plus septentrionales du Brésil.

Entre S.-Paul et Curitiba, je vis s'arrêter successivement la culture des diverses productions coloniales, dont les limites sont ici le résultat combiné de la nature de chaque plante, de l'élévation du sol, et de l'éloignement de l'équateur.

Sorocaba, située à dix-huit lieues de S.-Paul, forme la ligne des caffeiers; Itapitininga (1), qu'on rencontre à douze lieues plus loin vers le sud, fait la limite de la canne à sucre; à quinze lieues de là, près d'Itapeva (2), on ne trouve plus de bananiers; enfin, quarante lieues plus loin, près de la Serra-das-Fornas, s'arrêtent les cotonniers, ainsi que les ananas.

La partie de la capitainerie de S.-Paul que j'avois parcourue entre cette ville et Curitiba, est une langue de terre étroite, bordée vers l'ouest par des déserts qu'habitent des Indiens sauvages, et à l'est par la grande cordelière parallèle à l'Océan. Cette langue de terre, longue d'environ cent trente lieues, n'a aucune communication avec la côte, dont elle n'est cependant éloignée que de vingt lieues (3). Faute de moyens d'exportations, les habitans des Campos geraes tirent peu de parti de leurs terrains fertiles, et ils se livrent presque tous au commerce aventureux des mulets, qu'ils vont chercher, en bravant mille dangers, dans la capitainerie de Rio-Grande.

Les Curitibanois se vantent de posséder le *quina* du Pérou, et dans les cas où l'on conseille parmi nous l'usage de cette

(1) Pour *itapetiny*, ind., pierre qui résonne.

(2) C'est-à-dire *chemin pierreux*.

(3) Il existe un point de communication par Apyahy; mais cette route présente trop peu de facilités pour être fréquentée.

Digitized by Google

plante, ils emploient effectivement avec succès une écorce remarquable par son excessive amertume. Il étoit évident qu'un véritable *cinchona* ne pouvoit croître aussi loin des tropiques : j'examinai le *quina* de Curitiba, et le reconnus pour un *solanum*.

Une plante non moins intéressante croît en abondance dans les bois voisins de Curitiba; c'est l'arbre connu sous le nom d'*arvore do mate* ou *da congonha*, qui fournit la fameuse *herbe du Paraguay*. Comme les circonstances politiques rendoient alors presque impossibles les communications du Paraguay proprement dit avec Buenos-Ayres et Montevideo, on venoit de ces villes chercher le *mate* à Parannagua (1), port voisin de Curitiba. Les Espagnols-Américains, trouvant une grande différence entre l'herbe préparée au Paraguay et celle du Brésil, prétendoient que celle-ci étoit fournie par un autre végétal. Des échantillons que j'avois reçus du Paraguay me mirent en état de signaler aux autorités brasiliennes l'arbre de Curitiba comme parfaitement semblable à celui du Paraguay; et leur identité m'a encore été plus évidemment démontrée lorsque j'ai vu moi-même les quinconces d'arbres de *mate* plantés par les jésuites dans leurs anciennes missions. Si donc le *mate* du Paraguay est supérieur pour la qualité à celui du Brésil, cela tient uniquement à la différence des procédés que l'on emploie dans la préparation de la plante. Jusqu'ici les auteurs ont été peu d'accord sur le genre auquel il faut la rapporter; l'ayant trouvée avec des fleurs et des fruits, j'ai pu l'analyser, et dans un mémoire que je me propose de soumettre à l'Académie sur le

(1) *Grande étendue d'eau arrondie* ou *anse*.

Digitized by Google

végétal dont il s'agit, il me sera facile de démontrer qu'il appartient au genre *ilex* (1).

Au-delà de Curitiba, le Brésil est en quelque sorte interrompu, puisque, du côté de la mer, on trouve ces montagnes presque inaccessibles appelées Serra-de-Parannagua, et que d'un autre côté on ne peut pénétrer dans la capitainerie de Rio-Grande qu'en traversant un affreux désert de plus de soixante lieues, qui sert de retraite à des Indiens sauvages (2).

(1) Ilex Paraguariensis N. *glaberrima : foliis cuneato-lanceolatove-ovatis, oblongis, obtusiusculis, remote serratis; pedunculis axillaribus multipartitis; stigmate 4-lobo; putaminibus venosis.*

Dans mon mémoire sur l'*herbe du Paraguay*, on trouvera la description et la figure d'une plante que les habitans de quelques parties du district de Minas-Novas prennent pour une espèce de *congonha*, et qui doit trouver sa place non loin du *sauvagesia* dans le groupe des *frankeniées*. Cette plante appartient à un genre que je dédie à M. le duc de Luxembourg, sous les auspices duquel j'ai commencé mes voyages, et elle sera caractérisée de la manière suivante :

Luxemburgia *calix 5-phyllus, subinæqualis, caducus. Petala 5 hypogyna, inæqualia. Antheræ hypogynæ, definitæ seu indefinitæ, subsessiles, lineares, 4-gonæ, apice poris 2 dehiscentes, in massulam concavam, secundam coalitæ. Stylus subulatus, incurvus. Stigma terminale. Ovarium oblongum 3-gonum curvatum, gynophoro brevi insidens, 1-loculare, polyspermum. Capsula 3-valvis, polysperma, valvulis marginibus introflexis, seminiferis, nec usque ad centrum capsulæ productis. Semina marginata. Embryo rectus in perispermo parco axilis; radiculâ umbilicum fere attengente. — Frutices ramosi, glaberrimi. Folia alterna, dentata, cuspidata, nervis lateralibus, parallelis numerosis; petioli basi 2-stipulacei, stipulis ciliatis, caducis. Flores terminales, racemosi, lutei.* — Species : Luxemburgia octandra *foliis subsessilibus, lineari-lanceolatis, angustis; floribus 8-andris.* — L. polyandra *foliis petiolatis lanceolato ellipticis, oblongis; floribus polyandris.*

(2) C'est à tort qu'on a prétendu que ces Indiens étoient antropophages : les Portugais eux-mêmes ne les ont jamais accusés de l'être. On ne peut en général s'empêcher de voir avec peine que des écrivains estimables appliquent encore aux Indiens d'aujourd'hui ces traits de barbarie, probablement fort exagérés, qui se trouvent dans les premiers historiens du Brésil.

Digitized by Google

Il entroit sans doute dans l'ancien système colonial d'isoler les provinces, afin qu'il fût plus facile de les tenir dans l'oppression.

Après avoir hésité long-temps sur le parti que je devois prendre, je me décidai à descendre la Serra-de-Parannagua, et je ne tardai pas à reconnoître que l'on ne m'en avoit point exagéré les difficultés.

J'arrivai sur le rivage après avoir fait quelques lieues vers l'est, et j'y retrouvai des plantes que je ne rencontrois plus depuis long-temps à l'ouest de la grande cordelière : je revis des cotonniers, des bananiers, la canne à sucre, les cafféiers, les cecropia, et une foule d'espèces qui appartiennent à la Flore de Rio-de-Janeiro.

Les habitans de Parannagua achètent chèrement les avantages de posséder ces productions utiles, car leur pays, tout à la fois chaud et marécageux, est d'une extrême insalubrité. Les enfans et les gens du peuple y ont généralement le teint jaune et l'air languissant, et ceux même qui se nourrissent avec le plus de soin, sont loin d'avoir cette santé robuste dont jouissent les bons cultivateurs des Campos geraes.

Le petit port de Guaratuba (1), où je me rendis après avoir quitté Parannagua, doit son nom à l'immense quantité d'*ibis rubra*, que l'on voit dans son voisinage. Depuis Santos, ce bel oiseau se trouve sur quelques points de la côte ; mais on s'accorde à dire qu'il ne fait son nid que dans l'île des Guaras, située dans la baie de Guaratuba.

A Parannagua, Guaratuba, et plus au midi dans la province

(1) Des mots indiens *tuba*, réunion, et *guara*, oiseau de mer.

de Sainte-Catherine, on trouve une foule d'hommes et de femmes qui ont le goût bizarre de manger de la terre. Ils donnent la préférence à celle qui est tirée des habitations de thermès, et font aussi un très-grand cas des morceaux de pots cassés; les jeunes personnes surtout sont friandes de certains vases légèrement parfumés, qui viennent de Bahia, et elles les brisent pour s'en régaler ensuite. Ce goût devient une telle passion, qu'on a vu des esclaves, que l'on avoit muselés, se traîner dans la poussière pour pouvoir en aspirer quelques particules. Cependant les infortunés qui sont attaqués de cette maladie singulière maigrissent peu à peu, languissent, se dessèchent, et finissent par mourir.

A peu de distance de Guaratuba, je passai la petite rivière appelée Sahy-Mirim (1), et j'entrai dans la province de Sainte-Catherine. Suivant toujours le rivage, j'arrivai à la hauteur de l'île de S.-François (2), et je m'y arrêtai pendant une dixaine de jours. Les habitans de cette île vivent généralement dans une extrême indigence; accoutumés à se nourrir de farine de manhioc et de poissons cuits dans de l'eau, ils ne cherchent point à se procurer, par le travail, des alimens plus substantiels, et la débilité de leur complexion augmente encore leur indolence. De quelque état que soit un homme, il est en même temps pêcheur; il n'est personne qui ne possède une pirogue, et personne qui ne sache la diriger avec adresse. On

(1) Pour *sai miri*, ind., petits yeux.

(2) Il est inutile, je crois, de relever l'inadvertance d'un moderne qui dit avoir été à Saint-François, et qui prétend que ce n'est point une île. Sa description me fait soupçonner au reste qu'il applique le nom de Saint-François au port de Paranagua.

Digitized by Google

voit les femmes s'embarquer sur une mer houleuse dans ces frêles nacelles, et elles ne montrent pas la plus légère frayeur. La mer est l'élément des habitans de S.-François; à peine l'enfant commence-t-il à parler, qu'il sait déjà de quel côté vient le vent, et quelles sont les heures de la marée; et de même qu'on dit dans les *Campos geraes*, pour exprimer l'abondance d'une chose quelconque, qu'on en chargeroit un mulet, on dit à S.-François qu'on en rempliroit une pirogue.

Lorsque j'étois parmi les Malalis dans la capitainerie des Mines, ils m'avoient beaucoup parlé d'un ver qu'ils regardent comme un manger délicieux, et qu'on appelle *bicho de tacuara* (1), parce qu'il se trouve dans les tiges des bambous, mais seulement lorsqu'elles sont chargées de fleurs. Quelques Portugais, qui ont vécu parmi les Indiens, ne font pas moins de cas de ces vers que les indigènes eux-mêmes; ils les fondent sur le feu, en forment une masse graisseuse, et les conservent ainsi pour s'en servir dans la préparation des alimens. Les Malalis considèrent la tête du *bicho de tacuara* comme un poison dangereux; mais tous s'accordent à dire que cet animal, desséché et réduit en poudre, forme un puissant vulnéraire. S'il faut croire ces Indiens et les Portugais eux-mêmes, ce n'est pas seulement pour cet usage que les premiers conservent le *bicho de tacuara*. Lorsqu'une passion violente leur cause des insomnies, ils avalent, disent-ils, un de ces vers desséché et séparé de sa tête, mais non du tube intestinal; et alors ils tombent dans une espèce de sommeil extatique, qui souvent dure plus d'un jour, et ressemble à celui qu'éprouvent

(1) *Ver du bambou.*

Digitized by Google

les Orientaux quands ils prennent de l'opium avec excès. Ils racontent, en se réveillant, des songes merveilleux : ils ont vu des forêts brillantes, ils ont mangé des fruits délicieux, ils ont tué sans peine le gibier le plus exquis; mais les Malalis ajoutent qu'ils ont soin de ne se livrer que rarement à ce genre de jouissance énervante. Je n'avois vu chez eux que des *bichos de tacuara* desséchés et séparés de leur tête; mais, dans une herborisation que je fis à S.-François avec mon Botocudo, ce jeune homme trouva un grand nombre de ces vers dans des bambous fleuris, et se mit à les manger en ma présence. Il brisoit l'animal, en ôtoit avec soin la tête et le tube intestinal, et suçoit la substance molle et blanchâtre qui restoit sous la peau. Malgré ma répugnance, je suivis l'exemple du jeune sauvage, et trouvai à ce mets singulier une saveur extrêmement agréable qui rappeloit celle de la crême la plus délicate.

Si donc, comme je ne puis guère en douter, le récit des Malalis est fidèle, la propriété narcotique du *bicho de tacuara* résideroit uniquement dans le tube intestinal, puisque la graisse environnante ne produit aucun accident. Quoi qu'il en soit, j'ai soumis à M. Latreille la description que j'ai faite de l'animal dont il s'agit, et ce profond entomologiste l'a reconnu pour une chenille qui probablement appartient au genre *cossus* ou au genre *hépiale*.

De l'île S.-François, je me rendis en suivant toujours le rivage jusqu'à l'armaçaô d'Itapocoroïa (1), l'un des établissemens de la pêche de la baleine. Il y a déjà un grand nombre d'années que le gouvernément portugais profite de cette pêche

(1) Pour *itapacora*, ind., qui a la forme d'un mur de pierres.

et la met en ferme. Toute la pêcherie se compose actuellement de huit établissemens (armacoês) (1), dont deux dans la capitainerie de S.-Paul, et les six autres dans la province de Sainte-Catherine; mais, comme l'a observé un illustre zoologiste, les grands cétacés deviennent de plus en plus rares. Depuis 1777, époque où a été construit l'établissement d'Itapocoroïa, on a encore pris dans son voisinage jusqu'à trois cents baleines en une seule année, et, en 1819, il n'en a été pêché que cinquante-neuf dans tous les établissemens réunis.

Je m'embarquai à Itapocoroïa, pour me rendre à l'île de Sainte-Catherine. Depuis que j'étois au Brésil, je n'avois pas encore vu un pays aussi riant que la ville Sainte-Catherine et ses environs. En face de cette ville, le canal, qui sépare l'île de la terre ferme, semble former une baie à peu près circulaire. De tous côtés, il est bordé de collines et de petites montagnes très-variées pour la forme, et qui, disposées sur différens plans, offrent un mélange charmant de teintes brillantes et vaporeuses. L'azur du ciel n'est plus aussi foncé ni aussi éclatant qu'à Rio-de-Janeiro, mais il est aussi pur, et se nuance dans le lointain avec la couleur grisâtre des mornes qui bornent l'horizon. Les montagnes n'ont pas assez d'élévation, ni le canal assez d'étendue pour donner au paysage un air de majesté; la nature n'étale point cette pompe qu'elle offre quelquefois sous les tropiques, elle est belle et riante comme dans le midi de l'Europe, comme à Lisbonne ou à Madère.

Comme la même température se prolonge sous le même méridien dans une étendue beaucoup plus considérable sur

(1) *Armasaõ* est un mot portugais générique; il n'auroit donc point fallu en faire le nom particulier d'un village, ou le changer en *armasas*.

le bord de la mer que loin de ses rivages, la végétation a généralement aussi beaucoup plus d'uniformité sur le littoral que dans l'intérieur des terres : ce qu'on observe à Sainte-Catherine confirme cette vérité. Lorsque j'arrivai à Curitiba, il y avoit déjà extrêmement long-temps que je ne voyois plus les plantes de Rio-de-Janeiro; et les deux tiers des végétaux que je trouvai en fleurs dans l'île Sainte-Catherine appartenoient à la Flore de la capitale du Brésil. Une foule d'insectes sont communs aux deux pays, et beaucoup d'oiseaux, surtout les petites espèces, se retrouvent également à Sainte-Catherine et à Rio-de-Janeiro.

Je m'embarquai pour me rendre à Garupava, l'un des établissemens de la pêche de la baleine, situé à treize lieues sud de la ville de Sainte-Catherine. Ce fut le premier point de la côte où je commençai à observer des changemens notables dans la végétation; mais, sous cette latitude, la différence de l'été et de l'hiver est déjà très-sensible : on étoit au mois de mai, et je ne trouvais presque plus de plantes en fleurs.

A Laguna, ville bâtie sur la côte, à environ onze lieues sud de Garupava, j'observai une foule d'oiseaux que je n'avois pas encore vus au Brésil, et que je continuai à trouver pour la plupart en m'avançant toujours vers le midi.

Dans les capitaineries de Rio-de-Janeiro, Minas-Geraes, S.-Paul, Goyaz, le pays est trop montueux pour qu'on puisse voyager autrement qu'avec des mulets. Depuis Parannagua jusqu'à Laguna j'éprouvai des difficultés inconcevables pour le transport de mes collections; mais, au-delà de cette ville, le sol devient tellement égal que l'on peut commencer à se servir de ces immenses charrettes décrites par Azzara.

Digitized by Google

Pour arriver jusqu'à Torres, un peu plus loin que la rivière d'Ararangua, limite de la province de Sainte-Catherine, on suit une plage déserte et monotone qui n'offre que des sables blanchâtres et arides. Une *amaranthacée*, un *sénéçon* à tiges longues et rampantes, et quelques touffes de *cypéracés* sont les végétaux qui croissent sur ces tristes rivages, où sept à huit espèces d'oiseaux aquatiques jettent seuls un peu de mouvement et de variété. D'innombrables *mouettes à tête cendrée* (*larus poliocephalus*, vulg. *gaivota*), rangées sur le sable, presque immobiles, la tête tournée vers la mer, attendent l'instant où le flot, baignant leurs pieds, va leur apporter leur nourriture. Les *grandes mouettes*, Azz. (*larus vetula* Mus. Par. sp. n., vulg. *maria velha* ou *gaivota grande*), mêlées parmi elles, mais beaucoup moins nombreuses, guettent de petits poissons. Les *manoelsinhos* ou *massaricos* (*charadrius larvatus*), le cou tendu et la tête placée sur la même ligne que le dos, courent sur la plage avec une extrême vitesse, et ressemblent de loin à de petits quadrupèdes. Plusieurs espèces d'hirondelles de mer (vulg. *trinta reis*), les *sterna speculifera* Mus. Par. sp. n., *Cayana* Lath., *hirundinacea* Mus. Par. sp. n., viennent se reposer au milieu des mouettes, mais bientôt elles reprennent leur vol. Enfin le *baïacu* (*hæmatopus palliatus* Mus. Par. sp. n.), qui va ordinairement par paire, se tient à quelques centaines de pas du rivage.

Les coquilles ne sont pas abondantes au Brésil, et je n'ai trouvé de *fucus* que sur un très-petit nombre de points entre Rio-de-Janeiro et Villa-da-Victoria.

Au-delà de Torres et de la rivière d'Ararangua (1), je m'é-

(1) Pour *ararerunguay*, ind., rivière de sable noir.

Digitized by Google

loignai peu à peu du rivage pour me rendre à Porto-Allegre, capitale de la capitainerie de Rio-Grande du sud.

Cette capitainerie, qui s'étend depuis le 27° 51′ S. jusqu'au 33°, est une de celles que la nature a favorisées le plus. Son territoire fertile produit dans la partie septentrionale du sucre, du coton, du manhioc, et vers le midi du froment et tous les fruits de l'Europe (1); l'air le plus pur fait jouir les habitans de ce pays d'une santé robuste; d'excellens pâturages y nourrissent d'innombrables troupeaux; un lac de soixante-quinze lieues et de nombreuses rivières facilitent les communications et fournissent des moyens de transport.

Lorsque le voyageur entre dans la capitainerie de Rio-Grande, il est d'abord frappé de la beauté de ses habitans, de la fraîcheur de leur teint, des couleurs dont il est animé, de la vivacité de leurs mouvemens, de cet air d'aisance et de liberté qu'ils montrent dans leurs manières. Le système colonial, tendant à isoler les provinces, a mis des différences beaucoup plus sensibles entre leurs habitans qu'il n'en existe en Europe parmi ceux de la plupart des états limitrophes. Ces différences sont bien plus frappantes encore chez le peuple de Rio-Grande, parce qu'il vit sous un autre climat, qu'une autre nourriture, un régime différent, d'autres localités ont fait naître chez lui d'autres mœurs et d'autres habitudes. Ainsi, par exemple, les Mineurs sont portés aux idées contemplatives par leur tempérament un peu hypocondriaque et leur vie inactive: les hommes de la capitainerie de Rio-Grande,

(1) Je ne veux pas dire que le froment ne croisse point aussi dans les parties septentrionales de la capitainerie de Rio-Grande.

Digitized by Google

qui mènent une vie extérieure et presque animale, sont à peu près étrangers aux sentimens religieux. Dans la capitainerie des Mines, les mariages sont rares, et les femmes, enfermées dans l'intérieur de leur maison, ne sont que les premières esclaves de leurs maris : dans celle de Rio-Grande, les femmes ne se cachent point, les unions légitimes sont plus communes, et les mœurs sont plus pures. Les Mineurs commettent quelquefois des crimes par trahison : les autres en commettent avec audace. Les premiers sont doux, polis, affectueux, communicatifs : les derniers ont des formes brusques et grossières. La rare intelligence des Mineurs, leur facilité pour apprendre, l'envie qu'ils ont de s'instruire sont généralement connus; quand je voyageois dans leur pays, j'étois sans cesse assailli de questions; chacun vouloit savoir quel étoit le but de mes travaux; on me demandoit tour à tour des détails sur nos arts, nos lois et notre histoire : dans la capitainerie de Rio-Grande, lorsqu'on sait galoper sur un cheval indompté, jeter le lacet, lancer les boules, châtrer un taureau, égorger un bœuf et le dépecer, on ne veut rien savoir de plus. Les Mineurs imaginent peu, mais ils imitent facilement, et ont une grande aptitude pour tous les arts et pour tous les métiers : dans la capitainerie de Rio-Grande, au contraire, les arts sont dédaignés, et la plupart des ouvriers sont des étrangers. Quoique fiers de leur patrie, les Mineurs la quittent sans peine : les habitans de Rio-Grande ne sortent point de leur pays, parce qu'ils savent qu'ailleurs il faudroit quelquefois qu'ils allassent à pied, et que nulle part ils ne trouveroient avec autant d'abondance la viande qui fait presque leur unique nourriture. Les Mineurs dépensent leur argent avec ostentation : les

Digitized by Google

hommes de Rio-Grande ont souvent une fortune considérable, mais, à voir leurs habitations et la manière dont ils vivent, on les croiroit dans l'indigence. La capitainerie des Mines s'épuise: celle de Rio-Grande s'enrichit. Les Mineurs ont un courage ordinaire: les hommes de Rio-Grande se distinguent par une valeur brillante, et, sous un chef entreprenant, ils feroient des conquêtes faciles partout où ils ne seroient point contrariés dans leurs goûts et dans leurs habitudes. Ces peuples cependant ont un trait frappant de ressemblance; ils sont également hospitaliers, et je dois leur vouer une égale reconnoissance.

Porto-Allegre, capitale de la capitainerie de Rio-Grande, est bâti sur une presqu'île formée par une colline qui s'avance du nord-est au sud-ouest dans le lac *dos Pathos* (1). Celui-ci doit son origine à quatre rivières navigables qui réunissent leurs eaux en face de la ville, et qui, divisées à leur embouchure en un grand nombre de branches, forment un labyrinthe d'îles (2). Il seroit difficile de peindre la beauté d'une

(1) Le nom de ce lac est celui d'une peuplade indienne qui n'existe plus aujourd'hui.

(2) Ces quatre rivières sont le Guahiba, qui plus haut porte le nom de Jacny, le Cahy, le Rio-dos-Sinos et le Gravatahy. L'abbé Casal et d'autres ne font commencer le lac qu'au-dessous d'Itapuan, et considèrent les eaux, qui s'étendent entre ce lieu et Porto-Allegre, comme une continuation du Guahiba. Il est bien vrai qu'au-delà d'Itapuan le lac devient beaucoup plus large; cependant lorsqu'on monte sur les hauteurs voisines de Porto-Allegre, il est facile de se convaincre que le Cahy, le Rio-dos-Sinos et le Gravatahy ne se jettent point, comme le dit Casal, dans le Guahiba, mais qu'ils se réunissent avec lui dans un réservoir commun, qui, infiniment plus large que le Guahiba, n'en est pas plus la continuation que celle des trois autres rivières; et il semble même prolonger celles-ci bien plus que le Guahiba, puisqu'il s'étend dans la même direction, tandis que le Guahiba n'arrive que latéra-

Digitized by Google

telle position; ce n'est plus la zône torride, ses sites majestueux, et encore moins la monotonie de ses déserts; c'est le midi de l'Europe et tout ce qu'il a de plus enchanteur.

Lorsque j'entrai dans la capitainerie de Rio-Grande, on étoit au mois de juin; le froid se faisoit sentir; je ne trouvois plus de fleurs, les insectes avoient disparu, et je n'étois dédommagé que par le grand nombre d'oiseaux qui vivent sur le bord des lacs, des marais et des rivières. L'eau gela souvent pendant mon séjour à Porto-Allegre, et quand il faisoit moins froid, il tomboit des pluies abondantes. Dans les capitaineries de Goyaz et des Mines, une sécheresse opiniâtre caractérise l'hiver; ici au contraire cette saison est accompagnée de pluies presque continuelles. A cette époque, le vent du sud-ouest, appelé *minuano* (1), après avoir passé sur la grande cordelière du Chili et traversé les pampas, vient refroidir l'atmosphère. C'est à lui, s'il faut en croire les habitans du pays, qu'on doit attribuer les tétanos si fréquens à la suite de la plus légère blessure, et dans lesquels on a souvent employé avec succès à Rio-Grande et Porto-Allegre l'opium à grande dose, et surtout des frictions faites avec des brosses rudes.

J'ai indiqué la limite des divers produits coloniaux dans cette partie de la capitainerie de S.-Paul, située à l'ôuest de la grande cordelière brasilienne; mais j'ai dit en même temps

---

lement. C'est aussi à Porto-Allegre que l'historien de Rio-Grande, mon respectable ami M. Joze Feliciano Fernandez Pinheiro, fait commencer le lac auquel on donne à son origine le nom de lac de Viamaô ou lac de Porto-Allegre, et à son extrémité méridionale celui de lac Merim.

(1) Ce nom est celui d'une peuplade indienne.

Digitized by Google

que sur le littoral leur culture s'étendoit bien davantage vers le midi. On retrouve des plantations de manhioc et de sucre jusque dans le voisinage de Porto-Allègre; mais cette ville, située par le 30° 2', doit être considérée comme la véritable limite de ces plantes dans la partie orientale de l'Amérique méridionale. Quant aux cotonniers, ils s'étendent à environ un degré et demi de plus vers le sud.

Pour me rendre de Porto-Allègre à la ville de Rio-Grande-de-S.-Pedro-do-Sul, je suivis cette langue de terre étroite qui sépare le lac dos Pathos de l'Océan, et qui n'offre guère que des pâturages sablonneux, parsemés de bouquets de bois, et entrecoupés de lacs.

Rio-Grande-de-S.-Pedro est bâti à environ trois quarts de lieue de la mer sur le bord du canal qui établit une communication entre elle et le lac dos Pathos. Rien n'est plus triste que la situation de cette ville, puisque, de tous côtés, on ne découvre autour d'elle que des eaux, des marais et des sables. Ceux-ci poussés, dans le temps des froids, par les vents furieux de l'ouest et du sud-ouest, volent en tourbillons, forment des monticules, pénètrent souvent dans les maisons les mieux fermées, et finissent par les engloutir. Rio-Grande s'étendoit autrefois bien davantage du côté de l'ouest; les sables ont enseveli des rues entières; mais, en revanche, la population s'est avancée peu à peu vers l'est, en formant des atterrissemens aux dépens du lac; et des maisons qui se trouvoient, il y a trente ans, au milieu de la ville, sont aujourd'hui à son extrémité occidentale.

Je profitai de mon séjour à S.-Pedro pour aller voir, au charmant village de S.-Francisco-de-Paula, ces grandes fa-

Digitized by Google

briques de viande sèche (charqueadas), qui font entrer annuellement des capitaux si considérables dans la capitainerie de Rio-Grande, depuis surtout que les bestiaux ont été presque anéantis sur les bords du Rio-de-la-Plata.

Vers la fin d'août le froid ne se faisoit plus sentir; les pêchers étoient couverts de fleurs, les gazons commençoient à verdir, et déjà je trouvois sur les pelouses quelques plantes fleuries. La plupart appartenoient à des genres européens, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que plusieurs de ceux qui fournissent chez nous des espèces printanières sont les mêmes auxquelles se rapportent les plantes qui fleurissent les premières dans la contrée que j'habitois alors. Ainsi je récoltais des *carex*, un *anemone*, un *ranunculus*, ou du moins une espèce voisine de ce genre, un *cerastium*, des *arenaria*, un *centunculus* (1), un *linaria*, etc.

J'observai dans les environs de Rio-Grande ces chiens sin-

---

(1) Les *Primulacées* sont chez nous des plantes printanières. C'est aussi au commencement du printemps que je trouvai en abondance, depuis Rio-Grande jusqu'à Maldonado, une *primulacée* anomale qui sera l'objet d'un troisième mémoire sur le *placenta central*, et que je caractérise de la manière suivante : Pelletiera. *Calix 5-partitus. Petala 3-hypogyna, ovata, unguiculata, distantia, calice multoties minora. Stam. 3 basi petalorum inserta, iisdemque opposita. Stylus 1. Stigma capitatum. Ovarium globosum 1-loc. 2-spermum. Ovula placentæ centrali semi-immersa orbiculari, desinente in filum cum interiore styli substancia continum, mox evanidum. Capsula 3-valvis, 2-sperma. Embryo rectus, in perispermo axilis, umbilico parallelus.* — Pelletiera verna. *Herbula glaberrima, facie centunculorum. Caulis basi ascendente ramosus. Rami quadrangulares, erecti. Folia opposita, sessilia, elliptico-lanceolata, integerrima. Flores axillares, pedunculati, pedunculis folio brevioribus. Calicis divisuræ lineari-subulatæ acutissimæ. Petala alba.* — *In honorem dixi amicissimi D. M. Pelletier Aurelianensis, botanices peritissimi qui de geminis arborum egregie dissertavit.*

Digitized by Google

guliers qu'on nomme *ovelheros* (1). Là, comme dans tout le reste du Brésil, les troupeaux n'ont point de pasteurs, et l'on n'est pas non plus dans l'usage de les enfermer dans des bergeries; mais, dans la capitainerie de Rio-Grande, ils sont exposés à des ennemis plus nombreux peut-être que partout ailleurs, entre autres les chiens sauvages qui dévorent les brebis, et les caracaras qui arrachent les yeux des agneaux. Pour donner un défenseur au troupeau, on prend un jeune chien d'une espèce vigoureuse; on le sépare de sa mère avant qu'il ait ouvert les yeux; on force une brebis à le nourrir de son lait; on le châtre, et on lui fait une petite hutte que l'on place au milieu du troupeau. Les premiers êtres vivans qui s'offrent à sa vue sont des moutons; il s'accoutume à eux, il prend pour eux une tendre affection, devient leur protecteur, et repousse avec courage les animaux qui viennent les attaquer. Il s'habitue à aller manger matin et soir à l'habitation; d'ailleurs il ne quitte plus le troupeau; et si quelquefois les brebis s'éloignent de la maison du maître, il se prive de nourriture plutôt que de les abandonner.

Je quittai Rio-Grande le 19 septembre, et pour me rendre à la frontière des possessions espagnoles, je suivis cette langue de terre qui sépare de l'Océan le lac *Merim*, continuation du lac *dos Pathos*. Ce pays n'offre que des pâturages très-ras, parsemés de quelques bouquets d'arbres qui deviennent d'autant plus rares qu'on s'avance davantage vers le sud.

A mesure que je m'éloignois de Rio-Grande, la végétation paroissoit moins avancée, et l'influence du climat sur les

(1) Du mot portugais *ovelha*, brebis.

plantes devenoit plus sensible. Ainsi, à un degré N. de Porto-Allègre, les arbres, dans la saison la plus froide, étoient presque tous encore chargés de feuilles : à S.-Francisco-de-Paula, près Rio-Grande, à peu près le tiers des végétaux ligneux avoit perdu les siennes; et enfin, à près de deux degrés plus au sud vers Jerebatuba (1) et Chuy (2), un dixième des arbres seulement conservoit son feuillage, et ce n'étoient guère que les espèces les moins élevées, telles que des *myrtées*, des *myrsinées*, une *onagraire*, et une *nyctaginée*, qui fleurit au cœur de l'hiver, comme chez nous l'*helleborus hyemalis*.

Vers la hauteur de Chuy, ancienne limite méridionale des campagnes neutres (*campos neutraes*), s'arrête le lac Merim. Là je m'écartai de ma route pour aller herboriser dans le Cerro de S.-Miguel, petite chaîne de collines qu'on ne peut s'empêcher de remarquer dans un pays aussi plat que celui que je parcourois. Quoique les arbres ne fussent pas encore revêtus de feuilles, je trouvai à S.-Miguel plus de plantes en fleurs que je n'aurois espéré, et je fus frappé de leurs rapports avec la Flore européenne. Je recueillis, entre autres, plusieurs *vicia*, plusieurs *lathyrus*, des *asphodelées*, un *helianthemum*, un *carex*, un *berberis*, un *plantain*, plusieurs *paronichyées*, plusieurs *caryophyllées*, un *poa*, un *euphorbe*, etc.

Les *palmiers* paroissent s'arrêter dans cette partie de l'Amérique entre le 34 et 35° de latitude sud, ce qui correspond à peu près à la limite qu'on leur a trouvée à la Nouvelle-Hollande.

(1) Des mots indiens *jyriba* et *tiba*, assemblage de palmiers.

(2) Pour *juyy*, la rivière des grenouilles.

Digitized by Google

J'entrai bientôt dans les possessions espagnoles, et commençai à parcourir ces magnifiques campagnes qui furent, avant la guerre, si riches et si florissantes, et qu'on avoit appelées le paradis de la côte orientale de l'Amérique. Nulle part peut-être il n'existe de meilleurs pâturages; la terre est partout d'une grande fécondité, et les bestiaux beaucoup plus beaux que dans les possessions portugaises.

Je visitai les villes de Rocha, S.-Carlos et Maldonado; j'allai herboriser dans les petites montagnes appelées Cerro-Aspro, Paô-de-Assucar, Cerro-de-las-Animas, et j'arrivai à Monte-Video.

L'occupation de cette ville et des pays circonvoisins par les troupes du Portugal avoit rendu la paix à la rive droite du Rio-de-la-Plata. L'administration portugaise et son respectable chef(1) avoient su triompher d'une haine nationale invétérée, honneur réservé à la prudence et à la modération.

La riante contrée qui s'étend depuis Monte-Video jusqu'à l'embouchure du Rio-Negro présente une immense plaine légèrement ondulée, où, quelque loin que la vue puisse s'étendre, on ne découvre presque jamais que des pâturages. L'herbe y atteint la même hauteur que dans les prés secs du milieu de la France; mais elle est plus fine que celle de nos prairies; elle se compose plus exclusivement de *graminées*, parmi lesquelles dominent les *stipas*; et elle n'est point, comme dans l'intérieur du Brésil, entremêlée d'arbustes et de sous-arbrisseaux. Dans ces campagnes on ne voit aucun bois; mais les plus grands ruisseaux coulent entre deux lisières

(1) Le général Lecor, baron da Laguna.

Digitized by Google

d'arbres qui n'appartiennent qu'à un petit nombre d'espèces, et du milieu desquels s'élève un *saule* aussi élégant que pittoresque. Ces arbres n'offrent point les teintes sombres des forêts de la zône Torride; le vert de leur feuillage est plus tendre peut-être et plus agréable à la vue que celui de nos bosquets printaniers; une herbe molle croît sous leur ombrage, et le paisible *capivara* (1) vient se jouer presque aux pieds du voyageur, tandis que le *cardinal* (3) fait entendre ses chants en voltigeant sur les branchages.

Dans les environs de Rio-de-Janeiro et tant d'autres parties du Brésil, on voit des fleurs pendant toute l'année, mais on n'en trouve jamais un très-grand nombre à la fois. Au contraire, à Monte-Video, sur les bords du Rio-de-la-Plata et de l'Uruguay, les fleurs paroissent, comme chez nous, dans un espace de temps fort court, et sont alors très-abondantes. Les mois d'octobre et de novembre sont la saison où l'on en trouve le plus; en hiver la végétation est suspendue, et pendant l'été les campagnes sont desséchées par l'ardeur du soleil. A la fin de novembre, les plantes, autour de Monte-Video, n'offroient déjà plus la même fraîcheur; huit à dix jours plus tard, les pâturages avoient cette couleur jaunâtre que présentent nos prairies au moment où l'on va les faucher; enfin au 25 décembre, quand j'arrivai au Rio-Negro, l'herbe des champs étoit entièrement desséchée, et si j'apercevois quelques plantes en fleurs, ce n'étoit plus que sur le bord des ruisseaux.

---

(1) On prononce ce mot comme je l'écris ici; cependant plusieurs auteurs ont écrit *capibara*. L'orthographe de Marcgraff se rapproche le plus des étymologies.

(2) *Loxia cuculata* Lin. Avec cette espèce on en trouve une autre à laquelle on donne aussi le nom de *cardinal*, l'*emberriza gubernatrix* Tem.

Digitized by Google

Depuis le fort de Sainte-Thérèse, situé par le 34° de latitude sud, jusqu'à Monte-Video, et de cette ville jusqu'à l'embouchure du Rio-Negro, par le 33° quelques minutes, je recueillis environ cinq cents espèces de plantes, suivant d'abord la côte et ensuite le Rio-de-la-Plata, puis l'Uruguay; et, sur ce nombre de végétaux, il est à remarquer qu'il y en a quinze seulement qui ne se rapportent à aucune des familles dont se compose la flore de la France. Ce sont deux *loasa*, trois *turnera*, deux *calycérées*, un *sesuvium*, deux *bignonées*, une *commélinée*, une *malpighiée*, une *passiflore*, et une *gesneriée*.

Quelques plantes européennes, telles qu'un de nos *anagallis*, le *leonurus cardiaca*, un de nos *chenopodium*, se sont presque naturalisées dans les environs de Rio-de-Janeiro. La quantité d'espèces venant d'Europe est déjà plus considérable autour des villes situées dans les parties élevées de la capitainerie des Mines; ainsi, par exemple, on retrouve à Villa-Rica notre *verveine*, une de nos *menthes*, le *poa annua*, etc.; et l'on voit à Tijuco le *verbascum blattaria*, l'*urtica dioïca*, un de nos *xanthium*, etc. Le nombre des plantes d'Europe augmente encore dans les alentours de S.-Paul; le *marrubium commune* et le *conium maculatum* croissent jusque dans les rues de cette ville; le *polycarpon* végète sur les murs des jardins qui l'entourent, etc. Plus reculé vers le midi, Porto-Allègre a reçu beaucoup de nos espèces; ainsi l'on voit communément dans quelques-unes de ses rues les moins fréquentées l'*alsine media*, le *rumex pulcher*, le *geranium robertianum*, le *conium maculatum*, l'*urtica dioïca*, etc. Mais nulle part les plantes d'Europe ne

Digitized by Google

se sont multipliées avec autant d'abondance que dans les campagnes qui s'étendent entre Sainte-Thérèse et Monte-Video, et de cette ville jusqu'au Rio-Negro. Déjà la *violette*, la *bourrache*, quelques *geranium*, l'*anethum fœniculum*, etc., se sont naturalisés autour de Sainte-Thérèse. Des plantes qui dans leur pays natal ne se trouvent qu'isolées, vivent en société dans les environs de Monte-Video; elles s'attachent, pour ainsi dire, aux pas de l'homme, entourent ses habitations et s'emparent des pâturages qu'il parcourt le plus. Les chemins sont bordés de deux larges bandes de fleurs d'un bleu pourpre, celle de l'*echium vulgare*; l'*avena sativa* est aussi commun dans quelques pâturages que si on l'avoit semé; on retrouve partout nos *mauves*, nos *anthemis*, un de nos *erisymum*, notre *marrube commun*, etc. Un de nos *myagrum*, dont le premier pied parut il y a dix ans sous les murs de Monte-Video, couvre presqu'à lui seul tout l'espace qui s'étend entre cette ville et son faubourg. J'espérois trouver beaucoup de plantes sur le Cerro-de-Monte-Video, la seule montagne qui avoisine cette ville; mais on a bâti un fort sur son sommet, des soldats la parcourent sans cesse, et sa végétation, aujourd'hui presque artificielle, appartient en très-grande partie à la Flore de l'Europe. Cependant aucune espèce ne s'est répandue dans les campagnes du Rio-de-la-Plata et de l'Uruguay, bien au-delà du Rio-Negro, autant que le chardon-marie (*carduus marianus*), et surtout notre cardon *cynara* (*cardonculus*). Comme ces campagnes étoient, avant la guerre, couvertes d'innombrables bestiaux, et que ceux-ci sont très-friands des jeunes pousses du cardon, cette plante fleurissoit moins souvent et se multiplioit avec plus

Digitized by Google

de lenteur; mais depuis que les troupeaux ont été exterminés, elle s'est étendue avec une rapidité effrayante; elle couvre aujourd'hui des terrains immenses; elle les rend inutiles pour le bétail et pour les chevaux arrêtés par ses feuilles épineuses, et elle sera un monument indestructible des discordes civiles qui ont agité cette belle contrée.

Au-delà du Rio-Negro, le pays est beaucoup moins peuplé qu'entre cette rivière et Monte-Video; il devient plus difficile à parcourir, et je me plais à reconnoître que, sans les nombreux services qui me furent rendus par MM. les officiers des troupes portugaises et brasiliennes cantonnées sur les bords de l'Uruguay (1), il m'eût été impossible de continuer mon voyage.

Si j'en excepte les petits jardins plantés par les soldats portugais, je ne vis, dans un espace de plus de cinquante lieues, qu'un seul quartier de terre en culture. Livrés à une insouciance dont l'Européen chercheroit vainement à se faire une idée, les habitans de ces contrées, bien peints par Azzara, n'ont d'autre occupation que de monter à cheval et de galoper sur les traces des bestiaux; comme ils ne connoissent d'autre jouissance que celle d'aspirer avec un chalumeau des infusions de maté, et de se repaître, souvent sans sel et sans pain, de viandes à demi-crues. Le peuple de Monte-Video est peut-être supérieur à celui de Rio-Grande et de Porto-Allègre; mais les campagnards de cette partie de l'Amérique espagnole que j'ai parcourue, sont certainement au-dessous

(1) Je dois nommer entre autres M. le général Carlos Joaô Saldanha Oleveira e Daun et M. Galvaô, colonel de la légion de Saint-Paul. Je ne puis m'empêcher de citer également ici mon ami M. le major Joao Pedro da Silva Ferreira.

Digitized by Google

de ceux de la capitainerie de Rio-Grande, quoique les mœurs des uns et des autres aient beaucoup de rapports. La différence tient, je crois, à ce que dans la capitainerie de Rio-Grande les habitans de la campagne, fils ou petits-fils de cultivateurs des îles Açores, sont des blancs de race pure, tandis que les campagnards espagnols sont en grande partie des métis d'Européens et d'indigènes; et ceux dont le sang n'est point mélangé ont adopté, par imitation, les mœurs du plus grand nombre.

Je visitai les catadupes de l'Uruguay, appelées Salto-Grande et Salto-Chico, et j'arrivai à Belem.

Entre ce lieu et les Missions, mon voyage devint plus pénible qu'il n'avoit jamais été; je passai treize jours dans un désert où je ne découvrois aucune habitation ni aucune trace de chemin, qui n'est peuplé que par de nombreux jaguars et d'immenses troupeaux de cerfs, d'autruches (1), de chevaux sauvages, et où les seuls hommes que j'aperçusse quelquefois dans le lointain, de l'autre côté du fleuve, étoient des insurgés espagnols, ennemis des Portugais.

Ce fut dans ce désert, sur les bords du ruisseau de Santa-Anna, que je faillis périr avec deux des hommes qui m'accompagnoient, empoisonné par quelques cuillerées du miel de la guêpe appelée *lecheguana*.

(1) Les Brasiliens des capitaineries de Minas-Geraes, Goyaz, etc., leur donnent le nom d'*ema*, emprunté de quelque idiome des Indes orientales. Les habitans de la capitainerie de Rio-Grande les désignent par le mot portugais et espagnol *avestrus*. Les Guaranis les connoissent sous celui de *chuni* et non *churi*. Quant au mot *nandu*, que les naturalistes ont consacré, il est peu usité parmi ces Indiens, quoiqu'il se trouve dans le dictionnaire des jésuites; cependant les Guaranis se servent du mot *nandua* qui signifie grand plumet.

Digitized by Google

Dans les mois de décembre et de janvier, la chaleur avoit été excessive; le thermomètre indiquoit régulièrement de 24 à 29 degrés entre deux et cinq heures du soir, et j'avois fini par ne plus trouver de plantes. Cependant, vers les derniers jours de janvier, il tomba des pluies abondantes; les pâturages desséchés reverdirent avec une promptitude remarquable, et il y avoit déjà plusieurs jours que je revoyois des fleurs, quand j'entrai dans la province des Missions.

A mesure que je m'étois éloigné du Rio-Negro, j'avois observé moins de rapports entre la Flore de ce pays et celle de l'Europe; je recommençai à trouver un *inga* et une *melastomée* aux catadupes de l'Uruguay; le saule, si commun autour de Monte-Video, avoit presque disparu lorsque j'entrai dans la province des Missions; enfin quand j'y arrivai, il y avoit déjà quelque temps que je n'apercevois plus de plantes appartenant à d'autres genres de l'Europe; mais, en revanche, je revoyois plusieurs espèces que j'avois déjà recueillies dans les *campos geraes* et même dans les parties élevées de la capitainerie des Mines. Si à présent je considère dans leur ensemble les plantes que j'ai récoltées entre l'embouchure du Rio-Negro, par le 33e degré et quelques minutes, et l'Ibicui, limite des Missions, par le 29e et quelques minutes, je trouverai que, sur 295 espèces, il y en a 21 qui n'appartiennent point à des familles de notre Flore française, savoir : deux *calycérées*, deux *palmiers*, deux *bignonées*, deux *malpighiées*, deux *ménispermées*, deux *sapindacées*, deux *melastomées*, une *nyctaginée*, un *cissus*, trois *commélinées*, un *turnera*, et une *gesneriée*.

On sait que les Missions, dites du Paraguay, se composoient

Digitized by Google

de trente bourgades, dont vingt-trois situées entre le Paranna et l'Uruguay, et les sept autres sur la rive gauche de ce dernier fleuve. Les premières ont été réduites en cendres pendant la guerre désastreuse qu'Artigas a faite aux Portugais et à ses propres concitoyens (1); les autres, dont les Brasiliens avoient fait la conquête en 1801, sont les seules qui subsistent encore; elles portent actuellement le nom de Province des Missions, et ce sont elles que j'ai visitées.

Les traditions qui se conservent encore dans cette belle contrée et les ruines qui la couvrent prouvent assez qu'on a peint sans exagération (2) le bonheur dont elle jouit autrefois. Ce n'est point en intelligence que les Indiens le cèdent aux hommes de notre race; mais, quelle que puisse être leur éducation, ils restent sans prévoyance (3); et de ce défaut dérivent tous ceux qui les caractérisent. Le gouvernement auquel les Guaranis obéirent jusqu'en 1768, absurde sans doute pour des hommes de notre race, étoit basé sur une profonde connoissance des Indiens. Des hommes qui, comme les enfans, ne songent point au lendemain, ne sauroient parcourir sans guide la carrière de la civilisation, puisque la civilisation est fondée tout entière sur l'idée de l'avenir. Les Guaranis vécurent jadis dans une tutelle dont l'expérience a prouvé la nécessité, et elle ne pouvoit manquer d'être paternelle, parce que l'intérêt des tuteurs, d'accord avec leur honneur et leur devoir, étoit inséparable de celui des pupilles.

---

(1) Plusieurs ont été brûlées par le maréchal portugais Chagas Santos, les autres par les habitans du Paraguay proprement dit et par les Indiens eux-mêmes.

(2) Voyez Montesquieu, Raynal, Châteaubriand, etc.

(3) A peine pourroit-on citer quelques rares exceptions.

Digitized by Google

Depuis 1768, les Guaranis furent livrés à des hommes qui ne virent en eux que les instrumens d'une fortune rapide; le pays s'appauvrit bientôt et a fini par tomber dans une entière décadence. Les Portugais traitèrent les Guaranis plus mal encore que n'avoient fait les Espagnols. La cour de Lisbonne et de Rio-de-Janeiro sembloit avoir oublié que la province des Missions faisoit partie de la monarchie portugaise, et la laissa ruiner par des employés subalternes. En 1768 la population des sept bourgades, aujourd'hui portugaises, s'élevoit à 30,000 habitans; lorsqu'en 1801 les Espagnols se retirèrent, ils y laissèrent encore 14,000 ames; en 1814, il n'y en avoit déjà plus que 6395 (1); enfin j'assistai moi-même au recensement qui se fit en 1821, et dans toute la province il ne se trouva qu'une population indienne de 3000 individus. On a enlevé aux Guaranis leurs meilleurs pâturages; leurs bestiaux ont été dévorés ou conduits dans les habitations portugaises; les bourgades tombent en ruines; ces temples qui étonnent le voyageur ont été dépouillés et ne sont plus entretenus; à peine quelques vieillards conservent-ils une tradition des arts et des métiers, et j'ai vu des infortunés que la faim dévoroit sur une terre qui leur appartient et qui produit chaque année deux récoltes. En un mot, la province des Missions, naguère si florissante, offre aujourd'hui le tableau de toutes les misères qui affligent notre espèce, et dans peu l'on y cherchera vainement des Indiens (2).

---

(1) Voyez l'excellent ouvrage intitulé *Annaes da Provincia de St.-Pedro*, par *Joze Feliciano Fernandès Pinheiro.*

(2) Ce que je dis ici des Missions ne s'accorde pas entièrement avec les opinions de D. Félix d'Azzara. Mais cet écrivain, qui mérite les plus grands éloges comme

Digitized by Google

La partie la plus méridionale des Missions comprise entre l'Ibicui, l'Uruguay et le Camacuan présente d'excellens pâturages. Mais, à mesure qu'on s'éloigne de S.-Francisco-de-Borja (1), les bois deviennent plus communs, l'herbe perd de sa qualité, et à S.-Joaô et S.-Anjo, on est obligé, pour conserver le bétail et surtout les vaches, de leur donner du sel, comme dans le pays des Mines. En revanche les terres du nord de la province sont très-propres à la culture. Sans être jamais fumées, elles donnent, comme je l'ai dit, deux récoltes par an et produisent, avec une abondance égale, le froment, le coton, le maïs, le riz, les haricots, le manhioc, les melons, les courges, les melons d'eau, et en général les légumes et les fruits de l'Europe. En choisissant les endroits les mieux abrités, on peut même planter la canne à sucre avec quelque succès.

Principalement dans la partie septentrionale l'ensemble de la végétation a beaucoup de rapport avec celle du district de Curitiba qui n'est guère éloigné des Missions que de deux degrés vers le nord. Il y a cependant cette différence qu'on ne voit point de bois d'Araucaria dans cette dernière province.

Je traversai la Serra-de-S.-Xavier qui n'est que la continuation et presque l'extrémité de la grande cordelière, et je me retrouvai bientôt dans la capitainerie de Rio-Grande.

On étoit alors au mois d'avril, je ne voyois plus d'insectes,

---

observateur et comme peintre de mœurs, étoit imbu de quelques-uns des préjugés que les Espagnols apportoient trop souvent en Amérique, et il s'est mis en contradiction avec lui-même lorsqu'il a parlé des Guaranis. Il a été au reste victorieusement réfuté par un historien ami de son pays, le D. Funes, dans son *Ensaijo de la Historia civil del Paraguay*, etc.

(1) Ou simplement S.-Borja.

Digitized by Google

ni de plantes en fleurs, et j'étois sans cesse contrarié par des pluies abondantes et par le passage des rivières. Depuis que j'étois sorti de la province de Sainte-Catherine, j'avois fait environ six cents lieues, et j'avois parcouru un pays coupé de rivières nombreuses; une partie de ce pays est riche et florissante, et cependant je n'avois pas vu un seul pont, quelquefois même je n'avois trouvé aucune pirogue sur le bord des rivières. Quand cela arrive, les habitans du pays prennent un cuir écru, ils en nouent les quatre coins, et en forment ainsi une sorte de barque arrondie (*pelota*), à laquelle ils attachent une courroie. Celui qui veut traverser l'eau, s'assied dans cette espèce de pirogue, et reste immobile pendant qu'un nageur, tenant la courroie entre ses dents, la tire jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'autre rive. J'ai fait transporter de cette manière un bagage souvent fort pesant; mais il est aisé de concevoir que le naturaliste ne peut sans inquiétude se voir forcé d'aventurer ainsi le fruit d'un long et pénible travail.

Arrivé à la ville de Rio-Pardo, je m'embarquai sur le Jacuy (1), et après quelques jours de navigation, je me retrouvai, au bout de près d'un an de voyage, à Porto-Allègre (2).

N'ayant trouvé aucun moyen de transport par terre, je me décidai à m'embarquer pour Rio-Grande, et là pour Rio-de-Janeiro.

Les trois mâts peuvent remonter jusqu'à Porto-Allègre, et

---

(1) La rivière des Jacus (Pénélope).

(2) Sans les recommandations que m'avoit données M. le comte Figuera, gouverneur de la capitainerie de Rio-Grande, et les facilités de tout genre qu'il m'avoit accordées, il m'eût été impossible d'achever ce voyage.

Digitized by Google

l'on voit constamment plus de cinquante bâtimens de diverses grandeurs dans le port de cette ville. Cependant la navigation du lac dos Pathos est loin d'être sans danger; des vents terribles s'y font sentir; on n'y trouve d'abri que sur deux points différens; enfin ses eaux se répandant sur une grande surface, ne laissent pour le passage des navires qu'un canal fort étroit, et l'on n'a pas même eu le soin de l'indiquer par des balises.

La barre mobile de Rio-Grande est plus dangereuse encore, et, malgré les précautions que l'on a prises, les naufrages y sont encore fréquens.

J'arrivai à Rio-de-Janeiro sans accident, mais il me restoit à aller chercher à S.-Paul les collections que j'y avois laissées. Voulant rendre ce dernier voyage aussi utile qu'il dépendoit de moi, je me décidai à passer par la capitainerie des Mines. Je partis de Rio-de-Janeiro à la fin de janvier 1822; je montai une seconde fois la Serra-Negra; je revis Barbacena et S.-Joaô-del-Rey; je gravis sur deux hautes montagnes que je ne connoissois pas encore, celles d'Ibitipoca et de Juruoca; et, malgré le peu de temps que je donnai à ces excursions, elles me procurèrent encore des récoltes abondantes, ce qui prouve que mes recherches de dix-huit mois (1) dans la capitainerie des Mines étoient loin d'avoir épuisé les richesses de cette province. Je passai par la ville de Santa-Maria-de-Baependy (2), que ses tabacs ont rendue fameuse; je revis dans ses environs des bois d'*Araucaria;* je traversai avec beaucoup de peine la Serra-da-Mantiqueira, branche

(1) Quinze mois lors de mon premier voyage, et trois mois pour me rendre ensuite à Goyaz.

(2) Ou implement Baependy.

Digitized by Google

élevée de la grande cordelière, et je me retrouvai dans la capitainerie de S.-Paul.

Dans un espace d'environ cinquante lieues, le pays qui s'étend sur la route de Rio-de-Janeiro à S.-Paul n'offre que des montagnes. Vers Lorena, l'on entre dans un bassin formé par la Serra-da-Mantiqueira et la grande cordelière maritime; et le terrain devient plus uni peut-être que dans tout le reste du milieu du Brésil. La végétation de Rio-de-Janeiro se retrouve, à quelques différences près, dans toute la partie montagneuse de la route, et se prolonge même douze lieues plus loin. Mais vers Pindamonhongaba elle change presque tout à coup, et en même temps elle présente des différences assez sensibles avec celles des Mines et des Campos geraes. On peut promettre surtout les plus belles moissons de plantes à ceux qui pourront parcourir, dans toutes les saisons, les marais voisins de Thaubatè et de Mugy-das-Cruzes.

Je m'embarquai pour l'Europe au commencement de juin 1822, et j'ai eu le bonheur de préserver de tous les accidens les collections zoologiques et botaniques qui ont été le fruit de mes voyages. Le nombre des plantes en particulier s'élève à environ sept mille (1); je les ai toutes analysées sur le frais, et me suis principalement attaché à la dissection des parties dont la connoissance répand le plus de lumières sur les rapports naturels. Heureux s'il m'est permis de jeter les premiers fondemens de la Flore du Brésil méridional, et si je puis ne pas rester inutile à la science dont l'étude m'a procuré tant de fois de si douces jouissances!

(1) Les oiseaux à 2005, les insectes à 16000, les quadrupèdes à 129, les reptiles à 35, etc.

Digitized by Google

Digitized by Google